

Jean-Baptiste Lully

Molière

LES PLAISIRS
DE L'ÎLE ENCHANTÉE

1664

Documents originaux :

Jean-Baptiste Lully (1632-1687), *Les Plaisirs De L'Isle Enchantée, Festes Galantes, et Magnifiques, faites par Le Roy à Versailles, le 7e May 1664*. Copié par Philidor L'aisné. <http://gallica.bnf.fr>

Molière (1622-1673), *Les Plaisirs de l'Isle Enchantée, course de bague faite par le Roy à Versailles, le 6 May 1664*. Robert Ballard, Paris, 1664. <http://gallica.bnf.fr>

Molière (1622-1673), *La princesse d'Elide : comédie du Sieur Mollière [sic] : les plaisirs de l'isle enchantée, course de bague, collation ornée de machines, mêlée de dances & de musique, ballet du palais d'Alcine, feu d'artifice, et autres fêtes galantes de Versailles*. Paris, 1684. <http://gallica.bnf.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Première journée

Course de bague

Sonnet pour le Roi	6
Louange de la Reine	9

Collation

Ouverture	12
Première entrée	14
Marche de hautbois pour le dieu Pan et sa suite	15
Vers à la Reine	16
Rondeau pour les violons et flûtes allant à la table du Roi	18

Seconde journée

La Princesse d'Élide

Ouverture	22
Premier intermède	24
Ritournelle pour le récit de l'Aurore	24
Récit de l'Aurore	24
Valets de chiens et musiciens	25
Entrée de valets de chiens endormis	31
Deuxième air des valets de chiens et des chasseurs	32
Troisième air pour les valets de chiens éveillés	33
Acte Premier	35
Scène Première	35
Scène II	38
Scène III	40
Scène IV	42
Deuxième intermède	43
Premier air des chasseurs et paysans avec bâtons	44
Deuxième air pour les chasseurs et paysans	45
Acte Deuxième	46
Scène Première	46
Scène II	47
Scène III	48
Scène IV	48
Troisième intermède	50
Satyre : <i>Je portais dans une cage deux moineaux</i>	52
Satyre : <i>Dans vos chants si doux</i>	53
Ritournelle et entrée pour la posture des satyres.	54
Loure en suite	54
Gigue en suite	55
Acte Troisième	56
Scène Première	56
Scène II	56
Scène III	57
Scène IV	58
Scène V	59
Quatrième intermède	61
Tircis : <i>Tu m'écoutes, hélas ! dans ma triste langueur</i>	61
Tircis : <i>Arbres épais, et vous, prés émaillés</i>	62
Moron : <i>Ton extrême rigueur</i>	63
Tircis : <i>Ah ! quelle douceur extrême</i>	64
Acte Quatrième	65
Scène Première	65
Scène II	66
Scène III	66
Scène IV	67
Scène V	67

Scène VI	68
Cinquième intermède	69
Ritournelle	69
Dialogue de Climène et Philis	70
Acte Cinquième	74
Scène Première	74
Scène II	74
Scène III	76
Scène IV	77
Sixième intermède	78
Chœur : <i>Usez mieux, ô beautés fières</i>	78
Ritournelle	79
Chœur : <i>Songez de bonne heure à suivre le plaisir de s'enflammer</i>	80

Troisième journée

Louanges de la Reine Mère	83
<i>Ballet du Palais d'Alcine</i>	
Première entrée : quatre géants et quatre nains	86
Deuxième entrée : huit maures	87
Troisième entrée : six chevaliers et six monstres	88
Quatrième entrée : deux démons agiles	90
Cinquième entrée : démons sauteurs	91
Sixième entrée : Alcine, Mélisse, Roger et les chevaliers	92

LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE

Course de bague, collation ornée de machines, comédie de Molière intitulée la Princesse d'Élide, mêlée de danse et de musique, ballet du Palais d'Alcine, feu d'artifice, et autres fêtes galantes et magnifiques, faites par le Roi à Versailles le 7 mai 1664, et continuées plusieurs autres jours.

Le Roi, voulant donner aux Reines et à toute sa cour le plaisir de quelques fêtes peu communes, dans un lieu orné de tous les agréments qui peuvent faire admirer une maison de campagne, choisit Versailles à quatre lieues de Paris. C'est un château qu'on peut nommer un Palais Enchanté, tant les ajustements de l'art ont bien secondé les soins que la Nature a pris de le rendre parfait. Il charme de toutes les manières, tout y rit dehors et dedans, l'or et le marbre y disputent d'éclat et de beauté, et quoiqu'il n'ait pas cette grande étendue qui se remarque en quelques autres palais de sa Majesté, toutes choses y sont si polies, si bien entendues, et si achevées, que rien ne les peut égaler. Sa symétrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, et le nombre infini de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent ce lieu digne de sa rareté singulière. La diversité des bêtes contenues dans les deux parcs, et dans la ménagerie, où plusieurs cours en étoiles sont accompagnées de viviers pour les animaux aquatiques avec de grands bâtiments joignent le plaisir avec la magnificence, et en font une maison accomplie.

Ce fut dans ce beau lieu où toute la cour se rendit le 5^e mai, que le Roi traita plus de six cents personnes jusqu'au quatorzième, outre une infinité de gens nécessaires à la danse et à la comédie, et d'artisans de toute sorte venus de Paris, si bien que cela paraissait une petite armée.

Le ciel même sembla favoriser les desseins de sa Majesté, puisque dans une saison presque toujours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté qu'afin de faire voir que la prévoyance et la puissance du Roi étaient à l'épreuve de plus grandes incommodités. De hautes toiles, des bâtiments de bois faits presque en un instant, et un nombre prodigieux de flambeau de cire blanche pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, résistèrent à ce vent qui partout ailleurs eut rendu ces divertissements comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarani, gentilhomme Modenois, fort savant en toutes choses, inventa et proposa celles-ci, et le Roi commanda au Duc de S^t Aignan qui se trouva lors en fonction de premier gentilhomme de sa chambre, et qui avait déjà donné plusieurs sujets de ballets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison et avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvaient manquer de réussir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au titre des Plaisirs de l'Île Enchantée, puisque selon l'Arioste, le brave Roger et plusieurs autres bons chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoiqu'empruntée de cette magicienne, et en furent délivrés après beaucoup de temps consommé dans les délices par la bague qui détruisait les enchantements, c'était celle d'Angélique, que Mélisse sous le forme du vieux Atlas, mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un rond, où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades, de quatre portiques de trente cinq pieds d'élévation, et de vingt deux en carré, et de diverses peintures avec les armes de sa Majesté.

PREMIÈRE JOURNÉE

Avant-Propos

Les charmes d'Alcine, qui n'avait pas moins de beauté que de savoir, retenant auprès d'elle, par un double enchantement, le brave Roger et plusieurs autres vaillants chevaliers, toutes ses pensées ne s'occupèrent plus qu'à empêcher leur fuite, pour faire durer ses plaisirs. Elle joignit à la force et à la situation de son palais, le pouvoir de ses démons, la fierté de ses géants, et celle de ses bêtes farouches. Mais elle n'eut pas moins de confiance aux divertissements des promenades, de la dance, des tournois, des festins, de la comédie, et de la musique. Et comme elle avait autant d'amants que de captifs, et qu'ils ne pensaient tous qu'à lui plaire, ces illustres guerriers font une partie de course de bague, et prenant pour sujet les jeux pythiens, auxquels Apollon présidait, ils font leur entrée dans la lice, avec tous les ornements dont ils peuvent l'accompagner, dans le plus beau lieu que la Nature et l'Art aient jamais formé, et embelli pour le plaisir de la vie. Mais cette belle magicienne, de qui les enchantements étaient d'une force prodigieuse, n'étant pas satisfaite que sa puissance parût en un seul endroit de la terre, afin de porter en tous lieux le triomphe de sa beauté, par les hommages de ces chevaliers, a rendu son île flottante. Et après avoir visité plusieurs climats, elle la fait aborder en France, ou par le respect et l'admiration que lui causent les rares qualités de la Reine. Elle ordonne à ces guerriers de faire, en faveur de Sa Majesté, tout ce qu'ils auront pu inventer pour lui plaire par leur adresse, et par leur magnificence.

Toute la cour s'étant placée le septième, il entra dans la place un héraut d'armes, représenté par M. des Bardins, vêtu d'un habit à l'antique, couleur de feu en broderie d'argent et fort bien monté.

Il était suivi de trois pages : celui du Roi, M. d'Artagnan, marchait à la tête de deux autres, fort richement habillé de couleur de feu, livrée de sa majesté, portant sa lance et son écu dans lequel brillait un soleil de pierreries avec ces mots : *Nec cesso, nec erro*, faisant allusion à l'attachement de sa Majesté aux affaires de son état et à la manière avec laquelle il agit, ce qui était encore représenté par ces quatre vers du Président de Perigny, auteur de la même devise :

Ce n'est pas sans raison que la terre et les cieux
Ont tant d'étonnement pour un objet si rare
Qui dans son cour pénible autant que glorieux
Jamais ne se repose, et jamais de s'égarer.

Les deux autres pages étaient aux ducs de St Aignan et de Noailles, le premier maréchal de camp, et l'autre juge des courses. Celui du duc de St Aignan portait l'écu de sa devise, et était habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnatis et noires, et les rubans de même. Sa devise était un timbre d'horloge, avec ces mots : *De mi golpes, mi Ruido*. Le page du duc de Noailles était vêtu de couleur de feu, argent et noir, et le reste de la livrée semblable. La devise qu'il portait dans son écu était un aigle avec ces mots : *Fidelis, et audax*.

Quatre trompettes et deux timbaliers marchaient après ces pages, habillés de satin couleur de feu et argent, leurs plumes de la même livrée, et les carapaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des soleils d'or fort éclatants aux banderoles des trompettes et aux couvertures des timbales.

Le duc de St Aignan, maréchal de camp, marchait après eux, armé à la grèque d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi bien que son bas de soie, et son casque était orné d'un dragon et d'un grand nombre de plumes blanches mêlées d'incarnat et de noir. Il montait un cheval blanc bardé de même, et représentait Guidon le sauvage.

Madrigal pour le duc de St Aignan, représentant Guidon le Sauvage

Les combats que j'ai faits en l'Île dangeureuse
Quand de tant de Guerriers je demeurais vainqueur
 Suivis d'une épreuve amoureuse
Ont signalé ma force aussi bien que mon cœur.
 La vigueur qui fait mon estime
 Soit qu'elle embrasse un parti légitime
 Ou qu'elle vienne à s'échapper
Fait dire pour ma gloire aux deux bouts de la terre
 Qu'on n'en vit point en toute guerre

Ni plus souvent ni mieux frapper.

Seul contre dix guerriers, seul contre dix pucelles
C'est avoir sur les bras deux étranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat
Doit être ce me semble un terrible soldat.

Huit trompettes et cinq timbaliers vêtus comme les autres, marchaient après le maréchal de camp.

Le Roi, représentant Roger, les suivait, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnais couleur de feu éclatait d'or et d'argent et de pierreries. Sa Majesté était armée à la façon des Grecs, comme tous ceux de sa quadrille, et portait une cuirasse de lames d'argent couverte d'une riche broderie d'or et de diamants. Son port et toute son action étaient dignes de son rang. Son casque tout couvert de plumes couleur de feu avait une grace incomparable, et jamais un air plus libre ni plus guerrier n'a mis un mortel au dessus des autres hommes.

Sonnet pour le Roi représentant Roger

Quelle taille ! quel port ! ah ce fier conquérant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine
Et quoique par son poste il soit déjà si grand
Quelque chose de plus éclatte dans sa mine.

Son front de ses destins est l'auguste garant
Par delà ses ailleux sa vertu l'achemine
Il fait qu'on les oublie, et de l'air qu'il s'y prend
Bien loin derrière lui laisse son origine.

De cœur généreux, c'est l'ordinaire emploi
D'agir plus volontier pour autrui que pour soi
Là principalement sa force est occupée.

Il efface l'éclat des héros anciens
N'a que l'honneur en vue, et ne tire l'épée
Que pour des intérêts qui ne sont pas les siens.

Le duc de Noailles juge du camp sous le nom d'Ogier le Danois, marchait après le Roi, portant la couleur de feu et le noir, sous une riche broderie d'argent, et ses plumes, aussi bien que tout le reste de son équipage, étaient de cette même livrée.

Le duc de Noailles, Ogier le Danois

Ce paladin s'applique à cette seule affaire
De servir dignement le plus puissant des rois
Comme pour bien juger, il faut savoir bien faire
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le duc de Guise et le comte d'Armagnac marchaient ensemble après lui, le premier portait le nom d'Aquilan le Noir, avait un habit de cette couleur en broderie d'or et de geai. Ses plumes, son cheval et sa lance assortissaient à cette livrée. Et l'autre représentant Griffon le Blanc portait sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, et montait un cheval blanc, bardé de la même couleur.

Le duc de Guise, Aquilant le Noir

La nuit a ses beautés de même que le jour
Le noir est ma couleur, je l'ai toujours aimée
Et si l'obscurité convient à mon amour
Elle ne s'étend pas jusqu'à ma renommée.

Le comte d'Armagnac, Griffon le blanc

Voyez quelle candeur en moi le ciel a mis
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée
Et quand il sera temps d'aller aux ennemis
C'est où je me ferai tout blanc de mon épée.

Les ducs de Foix et de Coaslin qui paraissaient ensuite, étaient vêtus, l'un d'incarnat or et argent, et l'autre de vert blanc et argent, toute leur livrée et leurs chevaux étant dignes du reste de leur équipage.

Le duc de Foix, Renaud

Il porte un nom célèbre, il est jeune, il est sage
 A vous dire le vrai c'est pour aller bien haut
 Et c'est un grand bonheur que d'avoir à son âge
 La chaleur nécessaire, et le flegme qu'il faut.

Le duc de Coaslin, Dudon

Trop avant dans la gloire on ne peut s'engager
 J'aurai vaincu sept rois, et par mon grand courage
 Les verrai tous soumis au pouvoir de Roger,
 Que je ne serai pas content de mon ouvrage.

Après eux marchaient le comte du Lude et le prince de Marcillac, le premier vêtu d'incarnat et blanc, et l'autre de jaune, blanc et noir, enrichis de broderie d'argent, leur livrée de même, et fort bien montés.

Le compte de Lude, Astolphe

De tous les paladins qui sont dans l'univers,
 Aucun n'a pour l'amour l'âme plus échauffée,
 Entreprenant toujours mille projets divers
 Et toujours enchanté pour quelque jeune fée.

Le prince de Marcillac, Brandimart

Mes vœux seront contents, mes souhaits accomplis,
 Et ma bonne fortune a son comble arrivée,
 Quand vous saurez mon zèle, aimable fleur de lys,
 Au milieu de mon cœur profondément gravé.

Les marquis de Villequier et de Soyécourt marchaient ensuite, l'un portait le bleu et argent, et l'autre le bleu, blanc et noir, avec or et argent, leurs plumes et les harnais de leur chevaux étaient de la même couleur, et d'une pareille richesse.

Le marquis de Villequier, Richardet

Personne comme moi n'est sorti galamment
 D'une intrigue où sans doute il fallait de l'adresse,
 Personne à mon avis plus agréablement
 N'est demeuré fidèle en trompant sa maîtresse.

Le marquis de soyécourt, Olivier

Voici l'honneur du siècle auprès de qui nous sommes
 Et même les géants, de médiocres hommes
 Et ce franc chevalier à tout venant tout prêt
 Toujours pour quelque joute à la lance en arrêt.

Les marquis d'Humières et de la Vallière des suivaient, ce premier portant la couleur de chair et argent, et l'autre gris de lin, blanc et argent, toute leur livrée étant plus riche et la mieux assortie du monde.

Le marquis d'Humières, Ariodant

Je tremble dans l'accès de l'amoureuse fièvre,
 Ailleurs sans vanité je ne tremblais jamais.
 Et ce charmant objet l'adorable Genève,
 Est l'unique vainqueur à qui je me soumetts.

Le marquis de la Vallère, Zerbin

Quelques beaux sentiments que la gloire nous donne,
 Quand on est amoureux au souverain degré,
 Mourir entre les bras d'une belle personne,
 Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monsieur le Duc marchait seul portant pour sa livrée le couleur de feu, blanc et argent. Un très grand nombre de diamants étaient attachés sur la magnifique broderie dont sa cuirasse, et son bas de soie était couvert. Son casque et le harnais de son cheval en étaient enrichis.

Monsieur le Duc, Roland

Roland fera bien loin retentir son courage,

La gloire deviendra sa fidèle compagne,
 Il est serti d'un sang qui brûle de sortir,
 Quand il est question de se mettre en campagne,
 Et pour ne vous en point mentir,
 C'est le pur sang de Charlemagne.

Un char de dix huit pieds de haut, de vingt quatre de long, et de quize de large parassait ensuite, éclatant d'or et de diverses couleurs. Il représentait celui d'Apollon en l'honneur duquel se célébraient autrefois les jeux pythiens, que ces chevaliers s'étaient proposés d'imiter en leurs courses, et en leur équipage. Cette divinité brillante de lumières était assise au plus haut du char, ayant à ses pieds les quatre âges, ou siècles distingués par de riches habits, ou par ce qu'ils portaient à la main.

Le siècle d'or orné de ce précieux métal était encore paré de diverses fleurs, qui faisaient un des principaux ornements de cet heureux âge. Ceux d'argent et d'airain avaient aussi leurs remarques particulières. Et celui de fer était représenté par un guerrier d'un regard terrible, portant d'une main l'épée, et de l'autre le bouclier.

Plusieurs autres grandes figures de relief paraient les côtés de ce char magnifique. Les monstres célestes, le serpent Python, Daphné, Hyacinthe, et les autres figures qui conviennent à Apollon avec un Atlas portant le globe du monde y étaient aussi relevées d'une agréable sculpture, le temps représenté par le sieur Millet avec sa faux, ses ailes, et cette vieillesse décrépète dont on le peint toujours accablé en était le conducteur. Quatre chevaux d'une taille, et d'une beauté peu commune, couverts de grandes housses semées de soleils d'or, et attelés de front tiraient cette machine.

Les douze heures du jour, et les douze signes du zodiaque, habillés fort superbement comme les poètes les dépeignent, marchaient en deux files aux deux côtés du char.

Tous les pages des chevaliers le suivaient deux à deux, après celui de M. le Duc, fort proprement vêtu de leurs livrées, avec quantité de plumes, portant les lances de leurs maîtres, et les écus de leurs devises.

Le duc de Guise représentant Aquilant le Noir ayant pour devise un lion d'or avec ces mots : *Et quiescente pavescent.*

Le comte d'Armagnac représentant Griffon le blanc ayant pour devise une hermine avec ces mots : *Ex candore decus.*

Le duc de Foix, représentant Renaud, pour devise un vaisseau dans la mer avec ces mots : *Longe levis aura feret.*

Le duc de Coaslin, représentant Dudon, ayant pour devise un soleil, et l'héliotrope ou tournesol, avec ces mots : *Splendor ab obsequio.*

Le comte du Lude, représentant Astolphe, ayant pour devise un chiffre en forme de nœud, avec ces mots : *Non fia mai sciolto.*

Le prince de Marcillac, représentant Brandimart, ayant pour devise une montre en relief, dont on voit tous les ressorts, avec ces mots : *Chieto fuor, commoto dentro.*

Le marquis de Villequier, représentant Richardet, ayant pour devise un aigle qui plane devant le soleil, avec ces mots : *Uni militat astro.*

Le marquis de Soyécourt, représentant Olivier, ayant pour devise la massue d'Hercule, avec ces mots : *Vix aquat fama labores.*

Le marquis d'Humières, représentant Ariodant, ayant pour devise toutes sortes de couronnes, avec ces mots : *No quiero menos.*

Le marquis de la Vallière, représentant Zerbin, ayant pour devise un phénix sur un bûcher allumé par le soleil, avec ces mots : *Hoc juvat uri.*

Monsieur le Duc, représentant Roland, ayant pour devise un dard entortillé, avec ces mots : *Certo ferit.*

Vingt pasteurs, chargés des divers pièces de la barrière qui devait être dressée pour la course de bague, formaient la dernière troupe qui entra dans la lice. Ils portaient des vestes couleur de feu enrichies d'argent, et des coiffures de même.

Aussitôt que ces troupes furent entrées dans le camp, elles en firent le tour, et après avoir salué les Reines, elles se séparèrent et prirent chacun leur poste. Le page de la tête, les trompettes et les timbaliers se croisant, s'allèrent poster sur les ailes. Le Roi, s'avançant au milieu, prit sa place vis-à-vis du haut dais. M. le Duc proche de Sa Majesté ; les ducs de Noailles et de S^t Aignan à droite et à gauche, les dix cavaliers en haie aux deux côtés du char, leurs pages au même ordre derrière eux, les Signes et les Heures, comme ils étaient entrés.

Lorsque l'on eut fait halte en cet état, un profond silence, causé tout ensemble par l'attention et par le respect, donna le moyen à Mademoiselle de Brie, qui représentait le Siècle d'airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adressés à Apollon, représenté par le sieur de la Grange.

Le siècle d'airain, à Apollon

Brillant père du jour, toi de qui la puissance
 Par ses divers aspects nous donna la naissance ;
 Toi, l'espoir de la terre, et l'ornement des cieux,
 Toi, le plus nécessaire et le plus beaux des Dieux ;
 Toi, dont l'activité, dont la beauté suprême

Se fait voir et sentir en tous lieux pour soi-même :
 Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix
 Tu célèbres tes jeux aux rivages français ?

Apollon

Si ces lieux fortunés ont tout ce qu'eut la Grèce
 De gloire, de valeur, de mérite et d'adresse ;
 Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transférés
 Ces jeux qu'à mon honneur la terre a consacrés :
 J'ai toujours pris plaisir à verser sur la France
 De mes plus doux rayons la bénigne influence :
 Mais le charmant objet qu'hymen y fait régner,
 Pour elle maintenant me fait tout dédaigner.
 Depuis un si long temps que pour le bien du monde
 Je fais l'immense tour de la terre de l'onde,
 Jamais je n'ai rien vu si digne de mes feux,
 Jamais un sang si noble, un cœur si généreux,
 Jamais tant de lumière avec tant d'innocence ;
 Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence ;
 Jamais tant de grandeur avec tant de bonté ;
 Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
 Mille climats divers qu'on vit sous la puissance
 De tous les demi-Dieux dont elle prit naissance,
 Cédant à son mérite autant qu'à leur devoir,
 Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
 Ce qu'eurent de grandeur et la France et l'Espagne,
 Les droits de Charles-Quint, les droits de Charlemagne,
 En elle, avec leur sang heureusement transmis,
 Rendront tout l'univers à son Trône soumi s :
 Mais un titre plus grand, un plus noble partage
 Qui l'élève plus haut, qui lui plaît d'avantage ;
 Un nom qui tient en soi les plus grands noms unis,
 C'est le nom glorieux d'Épouse de Louis.

Le siècle d'argent

Quel destin fait briller avec tant d'injustice
 Dans le siècle de fer un Astre si propice ?

le siècle d'or

Ah ! ne murmure point contre l'ordre des Dieux,
 Loin de s'en orgueillir, d'un don si précieux,
 Ce siècle qui du Ciel a mérité la haine
 En devrait augurer sa ruine prochaine,
 Et voir qu'une vertu qu'il ne peut suborner,
 Vient moins pour l'anoblir que pour l'exterminer.
 Si tôt qu'elle paraît dans cette heureuse terre,
 Vois comme elle en bannit les fureurs de la guerre :
 Comment depuis ce jour d'infatigables mains
 Travaillent sans relâche au bonheur des humains ;
 Par quels secrets ressorts un Héros se prépare
 À chasser les horreurs d'un siècle si barbare,
 Et me faire revivre à tous les plaisirs,
 Qui peuvent contenter les innocents désirs.

le siècle de fer

Je sais quels ennemis ont entrepris ma perte,
 Leurs desseins sont connus, leur trame est découverte ;
 Mais mon cœur n'en est pas à tel point abattu...

Apollon

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
 Tous les monstres d'enfer unis pour ta défense
 Ne feraient qu'une faible et vaine résistance :
 L'univers opprimé de ton joug rigoureux,
 Va goûter par ta fuite un destin plus heureux :

Il est temps de céder à la loi souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette auguste Reine ;
Il est temps de céder aux travaux glorieux
D'un Roi favorisé de la Terre et des Cieux :
Mais ici trop longtemps ce différent m'arrête,
À de plus doux combats cette lice s'apprête,
Allons la faire ouvrir, et ployons des lauriers,
Pour couronner le front de nos fameux guerriers.

Tous ces récits achevés, la Course de Bague commença, en laquelle après que le Roi eût fait admirer l'adresse et la grâce qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, et plusieurs belles courses ; de tous ces chevaliers, le duc de Guise et les marquis de Soyécourt et de la Vallière demeurèrent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix, qui fut une épée d'or enrichie de diamants, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reine Mère, et dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des courses, par la justesse qu'on avait eu à les commencer, et un nombre infini de lumières ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vit entrer dans la même place trente-quatre concertants fort bien vêtus, qui devaient précéder les Saisons, et faisaient le plus agréable concert du monde.

OUVERTURE

Musical score for measures 1-6. The score is in 2/4 time and B-flat major. It features five staves: a treble staff with a treble clef, and four bass staves with bass clefs. The music consists of various rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests.

Musical score for measures 7-13. The score is in 2/4 time and B-flat major. It features five staves. Measures 7-11 are marked with a first ending bracket (1). At measure 12, there is a double bar line and a second ending bracket (2). The time signature changes to 3/4 for measures 12-13. The music includes various rhythmic patterns and rests.

Musical score for measures 14-22. The score is in 3/4 time and B-flat major. It features five staves. The music consists of various rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests.

Musical score for measures 23-30. The score is in 3/4 time and B-flat major. It features five staves. The music consists of various rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests.

32

Musical score for measures 32-39. The score is in 2/4 time, key of B-flat major. It features five staves: two treble clefs and three bass clefs. The music includes various rhythmic patterns such as eighth and sixteenth notes, and rests.

40

Musical score for measures 40-47. The score is in 2/4 time, key of B-flat major. It features five staves: two treble clefs and three bass clefs. The music includes various rhythmic patterns such as eighth and sixteenth notes, and rests.

48

Musical score for measures 48-55. The score is in 2/4 time, key of B-flat major. It features five staves: two treble clefs and three bass clefs. The music includes various rhythmic patterns such as eighth and sixteenth notes, and rests.

56

Musical score for measures 56-63. The score is in 3/2 time, key of B-flat major. It features five staves: two treble clefs and three bass clefs. The music includes various rhythmic patterns such as eighth and sixteenth notes, and rests.

Pendant que les saisons se chargeaient de mets délicieux qu'elles devaient porter pour servir devant

leurs Majestés, la magnifique collation qui était préparée, les douze signes du zodiaque, et les quatre saisons dansèrent dans le rond une des plus belles entrées de Ballet, qu'on eut encore vue.

PREMIÈRE ENTRÉE

The musical score is written for five staves. The top staff is a treble clef, and the bottom staff is a bass clef. The middle three staves are in alto clefs. The time signature is 2/2, and the key signature has two flats (B-flat and E-flat). The score consists of three systems of music. The first system has five measures. The second system starts at measure 5 and ends at measure 11, with a double bar line and repeat signs at the beginning and end. The third system starts at measure 12 and ends at measure 18, also with a double bar line and repeat signs at the end.

Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, représenté par Mademoiselle du Parc, qui avec le sexe et les avantages d'une femme, faisait voir l'adresse d'un homme : son habit était vert en broderie d'argent, et de fleur au naturel. L'Été le suivait, représenté par le Sieur du Parc, sur un Éléphant, couvert d'une riche housse. L'Automne aussi avantageusement vêtu, représenté par le Sieur de la Thorillière, venait après monté sur un chameau. L'Hiver suivait sur un ours, représenté par le Sieur Béjart.

Leur suite était composée de quarante-huit personnes, qui portaient toutes sur leurs têtes de grands bassins pour la collation. Les douze premiers couverts de fleurs, portaient, comme des jardiniers, des corbeilles peintes de vert et d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures

et d'autres choses délicieuses de la saison, qu'ils étaient courbés sous cet agréable faix. Douze autres, comme moissonneurs, vêtus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portaient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au soleil levant, et suivaient l'Été. Douze vêtus en vendangeurs, étaient couverts de feuilles de vignes et de grappes de raisins, et portaient dans des paniers feuille-morte, divers autres fruits et confitures à la suite de l'Automne. Les douze derniers, étaient des vieillards gelés dont les fourrures et la démarche marquaient la froideur et la faiblesse, portant dans des bassins couverts d'une glace et d'une neige si bien contrefaites, qu'on les eut pris pour la chose même, ce qu'ils devaient contribuer à la collation.

Quatorze concertants de Pan et de Diane précédaient ces deux divinités, avec une agréable harmonie de flûtes et de musettes.

MARCHE DE HAUTBOIS POUR LE DIEU PAN ET SA SUITE

9

20

Elles venaient ensuite sur une machine fort ingénieuse en forme d'une petite montagne ou roche ombragée de plusieurs arbres ; mais ce qui était plus surprenant, c'est qu'on la voyait portée en l'air, sans que l'artifice qui la faisait mouvoir, se pût découvrir à la vue.

Vingt autres personnes les suivaient, portant des viandes de la ménagerie de Pan, et de la chasse de Diane. Dix-huit pages du Roi fort richement vêtus, qui devaient servir les dames à table, faisaient les derniers de cette troupe, laquelle étant rangée, Pan, Diane et les Saisons se présentant devant la Reine : le Printemps lui adressa le premiers ces vers.

Le Printemps à la Reine

Entre toutes les fleurs nouvellement écloses,
 Dont mes jardins sont embellis,
 Méprisant les jasmins, les œillets et les roses,
 Pour payer mon tribut j'ai fait choix de ces lys,
 Que de vos premiers ans vous avez tant chéris.
 Louis les fait briller du couchant à l'aurore,
 Tout l'univers charmé les respecte et les craint,
 Mais leur règne est plus doux et plus puissant encore,
 Quand ils brillent sur votre teint.

L'Été

Surpris un peu trop promptement,
 J'apporte à cette fête un léger ornement ;
 Mais avant que ma saison passe,
 Je ferai faire à vos guerriers,
 Dans les campagnes de la Thrace,
 Une ample moisson de Lauriers.

L'Automne

Le Printemps orgueilleux de la beauté des fleurs
 Qui lui tombèrent en partage,
 Prétend de cette fête avoir tout l'avantage,
 Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs.
 Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
 De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
 Et qui croît dans votre maison,
 Pour faire quelque jour les délices du monde.

L'Hiver

La neige, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
 Sont des mets les moins précieux ;
 Mais ils sont des plus nécessaires,
 Dans une fête où mille objets charmants,
 De leur œillades meurtrières,
 Font naître tant d'embrasement.

Diane à la Reine

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
 Tous nos chasseurs, et mes compagnes
 Qui m'ont toujours rendu des honneurs souverains
 Depuis que parmi nous ils vous ont vu paraître,
 Ne veulent plus me reconnaître,
 Et chargés de présents, viennent avec moi
 Vous porter ce tribut pour marque de leur foi.
 Les habitants légers de cet heureux bocage,
 De tomber dans vos rets font leur sort le plus doux,
 Et n'estiment rien d'avantage,
 Que l'heur de périr de vos coups :
 Amour dont vous avez la grâce et le visage,
 A le même secret que vous.

Pan

Jeune Divinité, ne vous étonnez pas,
 Lorsque nous vous offrons en ce fameux repas
 L'élite de nos bergeries :

Si nos troupeaux goûtent en paix
 Les herbages de nos prairies,
 Nous devons ce bonheur à vos divins attraits.

Ces récits achevés, une grande table en forme de croissant, ronde d'un côté où l'on devait couvrir, et garnie de fleurs de l'autre côté où elle était creuse, vint à se découvrir.

Trente-six violons très bien vêtus, parurent derrière sur un petit théâtre, pendant que Messieurs de la Marche, et Parfait Père, Frère, et Fils Contrôleurs Généraux, sous les noms de l'Abondance, de la Joie, de la Propreté et de la Bonne-Chère, la firent couvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, et par les Délices.

Leurs Majestés s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras, qui eussent pu naître pour les rangs. La Reine Mère était assise au milieu de la table; et avait à sa main droite :

Le Roi

Mademoiselle d'Alençon
 Madame la Princesse
 Mademoiselle d'Elbeuf
 Madame de Bethune
 Madame la duchesse de Créquy

Monsieur

Madame la duchesse de Saint-Aignan
 Madame la Maréchale du Plessis
 Madame la Maréchale d'Étampes
 Madame de Gourdon
 Madame de Montepan
 Madame d'Humières
 Mademoiselle de Brancas
 Madame d'Armagnac
 Madame la Comtesse de Soissons
 Madame la Princesse de Bade
 Mademoiselle de Grançay

De l'autre côté, étaient assises :

La Reine

Madame de Carignan
 Madame de Flaix
 Madame la duchesse de Foix
 Madame de Brancas
 Madame de Froulay
 Madame la duchesse de Navailles
 Mademoiselle d'Ardenne
 Mademoiselle de Cologon
 Madame de Crussol
 Madame de Montauzier

Madame

Madame la Princesse Bénédicte
 Madame la duchesse
 Madame de Rouvroy
 Mademoiselle de la Mothe
 Madame de Marsé
 Mademoiselle de la Vallière
 Mademoiselle d'Artigny
 Mademoiselle du Bellay
 Mademoiselle de Dampierre
 Mademoiselle de Fiennes

RONDEAU POUR LES VIOLONS ET FLÛTES ALLANT À LA TABLE DU ROI

Musical score for measures 1-7. The score is in G major (one sharp) and 3/4 time. It features five staves: Violin I, Violin II, Viola, Cello, and Bass. The music is a round with a repeating melodic line in the Violin I part.

Musical score for measures 8-14. This section includes a repeat sign (double bar line with dots) at the end of measure 11, indicating a first ending. The instrumentation remains the same as in the previous system.

Musical score for measures 15-21. This section continues the round with various rhythmic patterns and rests across the five staves.

Musical score for measures 22-28. This section concludes the round with a final melodic flourish in the Violin I part and a cadence in the other parts.

30

Musical score for measures 30-37. The score is in G major (one sharp) and 3/4 time. It features a vocal line and a piano accompaniment with four staves. The piano part includes a right-hand treble staff and a left-hand bass staff. The music consists of eighth and quarter notes, with some rests and ties.

38

Musical score for measures 38-45. The score continues in G major and 3/4 time. The vocal line and piano accompaniment (right and left hands) are shown. The piano part features a mix of eighth and quarter notes, with some slurs and ties.

46

Musical score for measures 46-53. The score continues in G major and 3/4 time. The vocal line and piano accompaniment (right and left hands) are shown. The piano part includes eighth and quarter notes, with some slurs and ties.

54

Musical score for measures 54-61. The score continues in G major and 3/4 time. The vocal line and piano accompaniment (right and left hands) are shown. The piano part includes eighth and quarter notes, with some slurs and ties. The piece concludes with a double bar line and repeat dots.

La somptuosité de cette collation passait tout ce qu'on pourrait écrire, tant par l'abondance, que par la délicatesse des toutes choses qui y furent servies. Elle faisait aussi le plus bel objet qui puisse tomber sous les sens, puisque dans la nuit, auprès de la verdure de ces hautes palissades, un nombre infini de chandeliers peints de vert et d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, et deux cents flambeaux de cire blanche tenus par autant de personnes vêtues en masques, rendaient une clarté, presque aussi grande, et plus agréable que celle du jour.

Tous les chevaliers avec leurs casques couverts de plumes de différentes couleurs, et leurs habits de la course, étaient appuyés sur la barrière, et ce grand nombre d'officiers richement vêtus, qui servaient, en augmentaient encore la beauté, et rendaient ce rond une chose enchantée, duquel après la collation, leurs Majestés et toute la cour, sortirent par le portique opposé à la barrière, et dans un grand nombre de calèches fort ajustées, reprirent le chemin du château.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

SECONDE JOURNÉE

Avant-Propos

Le brave Roger et les fameux guerriers de sa quadrille avaient trop bien réussi aux courses qu'ils avaient entreprises dans l'Île Enchantée ; et la magicienne qui les avait conviés à en divertir une grande Reine, avait reçu trop de satisfaction de cette galanterie, pour n'en désirer pas la continuation ; ces chevaliers lui donnent donc le plaisir de la comédie. Comme ils avaient entrepris les courses sous le nom de jeux Pythiens, et armés à la Grèque, ils ne sortent point de leur premier dessein, lors que la scène est en Élide : c'est là qu'un prince d'humeur magnifique et galante, ayant une fille aussi naturellement ennemie de l'amour, qu'ornée de tous les dons qui la rendant aimable, propose des jeux d'exercices, des courses de chariots, et des chasses, croyant que la magnificence des premiers, et le divertissement de l'autre, ou l'adresse et le courage se font remarquer, feront choisir parmi les divers princes qu'il y avait conviés un amant à sa fille, qui soit digne d'elle. Il y réussit heureusement, et l'intrigue de la comédie étant de soi fort galante, est encore augmentée par des concerts, des récits, et des entrées de ballet, qui entrent bien dans le sujet, et le rendent fort agréable.

Lorsque la nuit du second jour fut venue, leurs Majestés se rendirent dans un autre rond environné de palissades comme le premier, et sur la même ligne, s'avançant toujours vers le lac, où l'on feignait que le palais d'Alcine était bâti. Le dessein de cette seconde fête, était que Roger et les chevaliers de sa quadrille, après avoir fait des merveilles aux courses, que par l'ordre de la belle magicienne ils avaient fait en faveur de la Reine, continuaient en ce même dessein pour le divertissement suivant ; et que l'Île flottante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnaient à sa Majesté le plaisir d'une comédie, dont la scène était en Élide. Le Roi fit donc couvrir de toiles, en si peu de temps qu'on avait lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une espèce de dôme, pour défendre contre le vent le grand nombre de flambeaux et de bougies qui devaient éclairer le théâtre, dont la décoration était fort agréable. Aussitôt qu'on eût tiré la toile, un grand concert de plusieurs instruments se fit entendre, et l'Aurore représentée par Mademoiselle Hilaire, ouvrit la scène, et chanta ce récit.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE

OUVERTURE

The first system of the musical score consists of five staves. The top staff is in treble clef, and the bottom staff is in bass clef. The middle three staves are in alto clef. The key signature is one flat (B-flat), and the time signature is 2/4. The music begins with a series of eighth and quarter notes, followed by a more complex melodic line in the upper staves.

The second system of the musical score consists of five staves. It begins with a measure number '7' at the start of the first staff. The music continues with various rhythmic patterns and melodic lines. At the end of the system, there are two first endings, labeled '1.' and '2.', which lead to a 3/4 time signature change. The first ending is marked with a repeat sign and a first ending bracket.

The third system of the musical score consists of five staves. It begins with a measure number '14' at the start of the first staff. The music continues with various rhythmic patterns and melodic lines. The system concludes with a final cadence in the 3/4 time signature.

24

Musical score for measures 24-33. The score is written for five staves: two treble clefs (top two staves) and three bass clefs (bottom three staves). The key signature is one flat (B-flat). The music features a complex texture with various rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests. The notation includes slurs, ties, and dynamic markings.

34

Musical score for measures 34-43. The score is written for five staves: two treble clefs (top two staves) and three bass clefs (bottom three staves). The key signature is one flat (B-flat). The music continues with intricate melodic lines and harmonic support, featuring a variety of note values and rests.

44

Musical score for measures 44-53. The score is written for five staves: two treble clefs (top two staves) and three bass clefs (bottom three staves). The key signature is one flat (B-flat). The music shows a continuation of the complex texture, with some measures featuring more active melodic movement in the upper staves.

54

Musical score for measures 54-63. The score is written for five staves: two treble clefs (top two staves) and three bass clefs (bottom three staves). The key signature is one flat (B-flat). The music concludes with a series of notes and rests, ending with a double bar line and repeat dots. The notation includes slurs and ties.

PREMIER INTERMÈDE

SCÈNE PREMIÈRE

RITOURNELLE POUR LE RÉCIT DE L'AURORE

RÉCIT DE L'AURORE

Quand l'amour à vos yeux offre un choix a-gré-a-ble, jeu-ne beau-té laissez
Sou-pi-rez li-brement pour un a-mant fi-dè-le, et bra-vez ceux qui vou-

- vous en-fla-mer ; mo-quez-vous d'af-fec-ter cet orgueil indompta-ble dont on vous
draient vous blâmer ; un cœur tendre est ai-mable, et le nom de cru-el-le n'est pas un

15

dit qu'il est beau de s'ar-mer. Dans l'âge où l'on est ai - ma -
nom à se faire es - ti - mer. Dans le temps où l'on est bel -

6 7 4 3# # 6 6 4 +3

21

ble rien n'est si beau rien n'est si beau que d'ai-mer. Dans l'âge où l'on est
le rien n'est si beau rien n'est si beau que d'ai-mer. Dans le temps où l'on

6 6 # 4 +3 6

28

ai - ma - ble rien n'est si beau rien n'est si beau que d'ai-mer.
est bel - le rien n'est si beau rien n'est si beau que d'ai-mer.

6 5 6 4 +3

SCÈNE II

Valets de chiens et musiciens

Pendant que l'Aurore chantait ce récit, quatre valets de chiens étaient couchés sur l'herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas, représenté par le sieur de Molière, excellent acteur, de l'invention duquel étaient les vers et toute la pièce) se trouvait au milieu de deux, et un autre à ses pieds, qui étaient les sieurs Estival, Don, et Blondel, de la musique du Roi, dont les voix étaient admirables. Ceux-ci en se réveillant à l'arrivée de l'Aurore, sitôt qu'elle eut chanté, s'écrièrent en concert :

Pour la chasse ordon - né-e il faut pré - pa - rer

Holà ? holà ? debout debout debout Pour la chasse ordon - né-e il faut pré - pa - rer

Pour la chasse or - donné-e il faut pré - pa - rer

6 7 6

8

tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré - pa - rer tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-

tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré - pa - rer tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-

tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré - pa - rer tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-

6 7 6# b 6 6 b

19

bout dé-pé-chons de - bout de-bout dé-pé-chons dé-pé - chons de - bout.

bout dé-pé-chons de - bout de-bout dé-pé-chons dé-pé - chons de - bout.

chons de - bout ho - là ? de-bout dé-pé-chons dé-pé-chons de - bout. Jus-qu'aux plus som-bres

6 b b 6 6 6

27

Les ros-signols com-

L'air sur les fleurs en per-les se ré - sout.

lieux le jour se com-mu-ni - que.

6 6 6# b 7 6 b 5 5 6

33

men-cent leur musi-que, et leurs pe-tits con-certis re-ten - tis-sent partout.

Sus sus de-bout de-

7 6 b # # b b b

37

bout vi-te debout.

Qu'est - ce ci, Lyciscas, quoi ? tu ronfles enco-re, toi qui promettais tant de devan-

6 b 6 # #

41

cer l'au-ro-re toi qui promet-tais tant de de-van-cer l'au-ro-re ? al-lons debout debout. Pour la

Pour la

Pour la

b b 5 6 3/4

46

chasse or-don-né-e il faut pré-pa- rer tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré-pa- rer

chasse or-don-né-e il faut pré-pa- rer tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré-pa- rer

chasse or - don-né-e il faut pré-pa- rer tout. Pour la chasse or-don-né-e il faut pré-pa- rer

6 7 6 # # 6 7 6# b 6

56

tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de - bout de-bout dé-pé-chons dé-pé - chons de-bout.

tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de - bout ho - là ? de-bout dé-pé-chons dé-pé-chons de - bout.

tout. ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de - bout

6 b 6 b b

Lyciscas

en s'éveillant.

Par la morbleu vous êtes de grands braillards vous autres, et vous avez la gueule ouverte de bon matin ?

Lyciscas

Ne vois - tu pas le jour qui se ré-pand par-tout ? Al - lons de - bout Ly-cis-cas de -
Al - lons de-bout Ly-cis-

6# 6 7 6

7

Hé ! laissez-moi dormir encore
un peu, je vous conjure.
bout Ly-cis-cas Ly - cis-cas de-bout. Non non de - bout Ly-cis - cas de -
Non non de - bout Ly-cis - cas de -
cas de-bout Ly-cis - cas de - bout. Non non de - bout Ly-cis - cas de -

b # 6 7 6 #

15

Je ne vous demande plus
qu'un petit quart d'heure. Hé ! je vous prie ? Un moment.
bout. Al - lons de-bout Ly-cis - cas de-bout. De-bout. De -
bout. Al - lons de-bout Ly-cis - cas de-bout. De-bout. De -
bout. Al - lons de-bout Ly-cis - cas de - bout. De-bout. De -

6 b

23

De grâce. Eh. Je... J'aurai fait incontinent.

bout. De - bout. De-bout. De-bout. Al-lons Ly-cis-cas de-

bout. De - bout. De-bout. De-bout. Al-lons Ly-cis-

bout. De - bout. De-bout. De-bout. Al-lons Ly-cis-cas de-

♯ ♯ 6

33

bout al-lons Lycis-cas de - bout debout. Pour la chasse ordon-né-e il faut pré-pa - rer tout. Pour la

cas debout de-bout Lycis - cas debout. Pour la chasse ordon-né-e il faut pré-pa - rer tout. Pour la

bout debout Lycis-cas de-bout de-bout. Pour la chasse or-donné-e il faut pré-pa - rer tout. Pour la

6 7 6 # # 6

44

chasse or-don-né-e il faut pré - pa - rer tout. Ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de-bout de-

chasse or-don-né-e il faut pré - pa - rer tout. Ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de-bout de-

chasse or-don-né-e il faut pré-parer tout. Ho-là ? de-bout ho-là ? de-bout dé-pé-chons de-bout ho - là ? de-

7 6# ♭ 6 ♭ 6 ♭ ♯ 6 ♯ ♯

56

Eh bien laissez-moi : je vais me lever. Vous êtes d'étranges gens, de me tourmenter comme cela. Vous serez cause que je ne me porterai pas bien de toute la journée ; car voyez-vous, le sommeil est nécessaire à l'homme, et lorsqu'on ne dort pas sa réfection, il arrive... que... on est...

bout dé-pé chons dé-pé - chons debout. Lyciscas

bout dé-pé chons dé-pé - chons debout. Lyciscas

bout dé-pé chons dé-pé chons de - bout. Lyciscas

61

Diab!e soit les brailleurs, je voudrais que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

Lyciscas De-bout dé-pé chons de-bout dé-pé-

Lyciscas De-bout dé-pé chons de-bout dé-pé chons de-bout dé-pé-

Lyciscas De-bout dé-pé chons dé - pé chons de-bout dé-pé-

68

Ah ! quelle fatigue, de ne pas dormir son soûl.

chons de-bout. Holà ? oh ! oh !

chons de-bout. Holà ? oh ! oh !

chons de - bout. Holà ? oh ! oh !

Oh! oh! oh! oh. La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlements, je me donne au diable si je ne vous assomme ; mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela. Je...

Encore ?

Le diable vous emporte.

Debout.

Debout.

Debout.

#

Lyciscas

en se levant.

Quoi toujours ? A-t-on jamais vu une pareille furie de chanter : par le sang bleu j'enrage, puisque me voilà éveillé il faut que j'éveille les autres, et que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho ? Messieurs, debout, debout, vite c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de diable partout, debout, debout, debout : Allons vite, ho, ho, ho ? debout, debout ! Pour la chasse ordonnée il faut préparer tout, debout, debout, Lyciscas, debout ? Ho ! ho ! ho ! ho ! ho.

Lyciscas s'étant levé avec toutes les peines du monde, et s'étant mis à crier de toute sa force, plusieurs cors et trompes de chasse se firent entendre, et concertées avec les violons commencèrent l'air d'une entrée, sur laquelle six valets de chiens dansèrent avec beaucoup de justesse et disposition ; reprenant à certaines cadences le son de leurs cors et trompes : c'étaient les sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, et La Pierre.

ENTRÉE DE VALETS DE CHIENS ENDORMIS

7

13

DEUXIÈME AIR DES VALETS DE CHIENS
ET DES CHASSEURS AVEC DES CORNS DE CHASSE

6

13

1. 2.

TROISIÈME AIR POUR LES VALETS DE CHIENS ÉVEILLÉS

5

10

NOMS DES ACTEURS DE LE COMÉDIE

LA PRINCESSE D'ÉLIDE : *Mademoiselle de Molière*

AGLANTE, cousine de la princesse : *Mademoiselle Du Parc*

CYNTHIE, cousine de la princesse : *Mademoiselle de Brie*

PHILIS, suivante de la princesse : *Mademoiselle Béjart*

IPHITAS, père de la princesse : *Le sieur Hubert*

EURYALE, ou le prince d'Ithaque : *Le sieur de La Grange*

ARISTOMÈNE, ou le prince de Messène : *Le sieur du Croisy*

THÉOCLE, ou le prince de Pyle : *Le sieur Béjart*

ARBATE, gouverneur du prince d'Ithaque : *Le sieur de la Thorillière.*

MORON, plaisant de la princesse : *Le sieur de Molière*

UN SUIVANT : *Le sieur Prévost.*

ACTE PREMIER

ARGUMENT

Cette chasse qui se préparait ainsi, était celle d'un prince d'Élide, lequel étant d'humeur galante et magnifique, et souhaitant que la princesse sa fille se résolût à aimer et à penser au mariage, qui était fort contre son inclination, avait fait venir en sa cour les Princes d'Itaque, de Messène et de Pyle, afin que dans l'exercice de la chasse qu'elle aimait fort, et dans d'autres jeux, comme des courses de char et semblables magnificences, quelqu'un de ces princes pût lui plaire et devenir son époux.

SCÈNE PREMIÈRE

Euryale, prince d'Itaque, amoureux de la Princesse d'Élide, et Arbate son gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le loua de son amour, au lieu de l'en blâmer, en des termes fort galants.

EURYALE, ARBATE.

Arbate

Ce silence rêveur, dont la sombre habitude
 Vous fait à tous moments chercher la solitude,
 Ces longs soupirs que laisse échapper votre cœur,
 Et ces fixes regards si chargés de langueur,
 Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge ;
 Et je pense, Seigneur, entendre ce langage :
 Mais sans votre congé de peur de trop risquer,
 Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

Euryale

Explique, explique Arbate, avec toute licence
 Ces soupirs, ces regards, et ce morne silence :
 Je te permets ici de dire que l'amour
 M'a rangé sous ses lois, et me brave à son tour :
 Et je consens encor que tu me fasses honte
 Des faiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

Arbate

Moi vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvements,
 Où je vois qu'aujourd'hui penchent vos sentiments ;
 Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon âme
 Contre les doux transports de l'amoureuse flamme,
 Et bien que mon sort touche à ses derniers soleils,
 Je dirai que l'amour sied bien à vos pareils :
 Que ce tribut qu'on rend aux traits d'un beau visage
 De la beauté d'une âme est un clair témoignage,
 Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
 Un jeune prince soit et grand et généreux :
 C'est une qualité que j'aime en un monarque,
 La tendresse de cœur est une grande marque,
 Et je crois que d'un prince on peut tout présumer
 Dès qu'on voit que son âme est capable d'aimer.
 Oui cette passion de toutes la plus belle
 Traîne dans un esprit cent vertus après elle,
 Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
 Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs ;
 Devant mes yeux, Seigneur, a passé votre enfance,
 Et j'ai de vos vertus vu fleurir l'espérance ;
 Mes regards observaient en vous des qualités
 Où je reconnaissais le sang dont vous sortez ;
 J'y découvrais un fonds d'esprit et de lumière,
 Je vous trouvais bien fait, l'air grand, et l'âme fière ;

Votre cœur, votre adresse éclataient chaque jour :
 Mais je m'inquiétais de ne voir point d'amour,
 Et puisque les langueurs d'une plaie invincible
 Nous montrent que votre âme à ses traits est sensible,
 Je triomphe, et mon cœur d'allégresse rempli
 Vous regarde à présent comme un prince accompli.

Euryale

Si de l'amour un temps j'ai bravé la puissance,
 Hélas ! mon cher Arbate, il en prend bien vengeance !
 Et sachant dans quels maux mon cœur s'est abîmé,
 Toi-même, tu voudrais qu'il n'eût jamais aimé :
 Car enfin vois le sort où mon astre me guide,
 J'aime, j'aime ardemment la princesse d'Élide,
 Et tu sais quel orgueil sous des traits si charmants
 Arme contre l'amour ses jeunes sentiments ;
 Et comment elle fuit dans cette illustre fête
 Cette foule d'amants qui briguent sa conquête.
 Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer
 Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
 Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
 Où le Ciel en naissant a destiné nos âmes.
 À mon retour d'Argos je passai dans ces lieux,
 Et ce passage offrit la princesse à mes yeux ;
 Je vis tous les appas dont elle est revêtue,
 Mais de l'œil dont on voit une belle statue :
 Leur brillante jeunesse observée à loisir
 Ne porta dans mon âme aucun secret désir,
 Et d'Ithaque en repos je revis le rivage
 Sans m'en être en deux ans rappelé nulle image :
 Un bruit vient cependant à répandre à ma cour
 Le célèbre mépris qu'elle fait de l'amour ;
 On publie en tous lieux que son âme hautaine
 Garde pour l'hyménée une invincible haine,
 Et qu'un arc à la main, sur l'épaule un carquois,
 Comme une autre Diane elle hante les bois,
 N'aime rien que la chasse, et de toute la Grèce
 Fait soupirer en vain l'héroïque jeunesse.
 Admire nos esprits, et la fatalité,
 Ce que n'avait point fait sa vue et sa beauté,
 Le bruit de ses fiertés en mon âme fit naître
 Un transport inconnu, dont je ne fus point maître ;
 Ce dédain si fameux eut des charmes secrets
 À me faire avec soin rappeler tous ses traits,
 Et mon esprit jetant de nouveaux yeux sur elle
 M'en refit une image et si noble et si belle ;
 Me peignit tant de gloire, et de telles douceurs
 À pouvoir triompher de toutes ses froideurs,
 Que mon cœur aux brillants d'une telle victoire
 Vit de sa liberté s'évanouir la gloire ;
 Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
 Sa douceur sur mes sens prit tel droit de régner,
 Qu'entraîné par l'effort d'une occulte puissance
 J'ai d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
 Et je couvre un effet de mes vœux enflammés
 Du désir de paraître à ces jeux renommés,
 Où l'illustre Iphitas, père de la Princesse,
 Assemble la plupart des princes de la Grèce.

Arbate

Mais à quoi bon, Seigneur, les soins que vous prenez ?
 Et pourquoi ce secret où vous vous obstinez ?
 Vous aimez, dites-vous, cette illustre princesse,
 Et venez à ses yeux signaler votre adresse,
 Et nuls empressements, paroles ,ni soupirs

Ne l'ont instruite encor de vos brûlants désirs.
 Pour moi je n'entends rien à cette politique
 Qui ne veut point souffrir que votre cœur s'explique,
 Et je ne sais quel fruit peut prétendre un amour
 Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

Euryale

Et que ferai-je, Arbate, en déclarant ma peine,
 Qu'attirer les dédains de cette âme hautaine ?
 Et me jeter au rang de ces princes soumis
 Que le titre d'amants lui peint en ennemis ?
 Tu vois les souverains de Messène et de Pyle
 Lui faire de leurs cœurs un hommage inutile,
 Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
 En appuyer en vain les respects assidus :
 Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
 Retient de mon amour toute la violence ;
 Je me tiens condamné dans ces rivaux fameux,
 Et je lis mon arrêt au mépris qu'on fait d'eux.

Arbate

Et c'est dans ce mépris, et dans cette humeur fière
 Que votre âme à ses vœux doit voir plus de lumière,
 Puisque le sort vous donne à conquérir un cœur
 Que défend seulement une jeune froideur,
 Et qui n'impose point à l'ardeur qui vous presse
 De quelque attachement l'invincible tendresse :
 Un cœur préoccupé résiste puissamment ;
 Mais quand une âme est libre, on la force aisément,
 Et toute la fierté de son indifférence
 N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
 Ne lui cachez donc plus le pouvoir de ses yeux,
 Faites de votre flamme un éclat glorieux,
 Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
 Du rebut de leurs vœux enflez l'espoir des vôtres :
 Peut-être pour toucher ces sévères appas
 Aurez-vous des secrets que ces princes n'ont pas ;
 Et si de ses fiertés l'impérieux caprice
 Ne vous fait éprouver un destin plus propice,
 Au moins est-ce un bonheur en ces extrémités
 Que de voir avec soi ses rivaux rebutés.

Euryale

J'aime à te voir presser cet aveu de ma flamme,
 Combattant mes raisons tu chatouilles mon âme,
 Et par ce que j'ai dit je voulais pressentir
 Si de ce que j'ai fait tu pourrais m'applaudir :
 Car, enfin, puisqu'il faut t'en faire confiance,
 On doit à la Princesse expliquer mon silence,
 Et peut-être au moment que je t'en parle ici
 Le secret de mon cœur, Arbate, est éclairci.
 Cette chasse où, pour fuir la foule qui l'adore,
 Tu sais qu'elle est allée au lever de l'aurore,
 Est le temps dont Moron pour déclarer mon feu,
 A pris...

Arbate

Moron, Seigneur.

Euryale

Ce choix t'étonne un peu ;
 Par son titre de fou tu crois le bien connaître :
 Mais sache qu'il l'est moins qu'il ne le veut paraître,
 Et que malgré l'emploi qu'il exerce aujourd'hui
 Il a plus de bon sens que tel qui rit de lui :

La Princesse se plaît à ses bouffonneries,
 Il s'en est fait aimer par cent plaisanteries,
 Et peut dans cet accès dire et persuader
 Ce que d'autres que lui n'oseraient hasarder ;
 Je le vois propre, enfin, à ce que j'en souhaite,
 Il a pour moi, dit-il, une amitié parfaite,
 Et veut, (dans mes États ayant reçu le jour)
 Contre tous mes rivaux appuyer mon amour :
 Quelque argent mis en main pour soutenir ce zèle...

SCÈNE II

Moron, représenté par le sieur de Molière, arrive, et ayant le souvenir d'un furieux sanglier, devant lequel il avait fui à la chasse, demande secours, et rencontrant Euryale et Arbate se met au milieu d'eux pour plus de sûreté, après leur avoir témoigné sa peur, et leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

MORON, ARBATE, EURYALE.

Moron

sans être vu.

Au secours ! sauvez-moi de la bête cruelle !

Euryale

Je pense ouïr sa voix ?

Moron

sans être vu.

À moi, de grâce, à moi !

Euryale

C'est lui-même ; où court-il avec un tel effroi ?

Moron

Où pourrai-je éviter ce sanglier redoutable ?
 Grands dieux ! préservez-moi de sa dent effroyable.
 Je vous promets, pourvu qu'il ne m'attrappe pas,
 Quatre livres d'encens, et deux veaux des plus gras.
 Ha ! je suis mort !

Euryale

Qu'as-tu ?

Moron

Je vous croyais la bête
 Dont à me diffamer j'ai vu la gueule prête,
 Seigneur, et je ne puis revenir de ma peur.

Euryale

Qu'est-ce ?

Moron

Ô ! que la Princesse est d'une étrange humeur !
 Et qu'à suivre la chasse et ses extravagances
 Il nous faut essuyer de sottes complaisances !
 Quel diable de plaisir trouvent tous les chasseurs
 De se voir exposés à mille et mille peurs,
 Encore si c'était qu'on ne fût qu'à la chasse
 Des lièvres, des lapins, et des jeunes daims, passe ;
 Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
 Et qui prennent toujours la fuite devant nous :
 Mais aller attaquer de ces bêtes vilaines
 Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
 Et qui courent les gens qui les veulent courir,

C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

Euryale

Dis-nous donc ce que c'est ?

Moron

en se tournant.

Le pénible exercice

Où de notre Princesse a volé le caprice !...
 J'en aurais bien juré qu'elle aurait fait le tour,
 Et la course des chars se faisant en ce jour,
 Il fallait affecter ce contre-temps de chasse
 Pour mépriser ces jeux avec meilleure grâce,
 Et faire voir... Mais chut, achevons mon récit,
 Et reprenons le fil de ce que j'avais dit.
 Qu'ai-je dit ?

Euryale

Tu parlais d'exercice pénible.

Moron

Ah ! oui. Succombant donc à ce travail horrible ;
 Car en chasseur fameux j'étais enharnaché,
 Et dès le point du jour je m'étais découché :
 Je me suis écarté de tous en galant homme,
 Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme,
 J'essayais ma posture, et m'ajustant bientôt,
 Prenais déjà mon ton pour ronfler comme il faut
 Lorsqu'un murmure affreux m'a fait lever la vue,
 Et j'ai d'un vieux buisson de la forêt touffue
 Vu sortir un sanglier d'une énorme grandeur
 Pour...

Euryale

Qu'est-ce ?

Moron

Ce n'est rien, n'ayez point de frayeur.

Mais laissez-moi passer entre vous deux pour cause,
 Je serai mieux en main pour vous conter la chose :
 J'ai donc vu ce sanglier, qui par nos gens chassé
 Avait d'un air affreux tout son poil hérissé ;
 Ces deux yeux flamboyants ne lançaient que menace,
 Et sa gueule faisait une laide grimace,
 Qui parmi de l'écume à qui l'osait presser
 Montrait de certains crocs... Je vous laisse à penser ?
 À ce terrible aspect j'ai ramassé mes armes ;
 Mais le faux animal sans en prendre d'alarmes
 Est venu droit à moi, qui ne lui disais mot.

Arbate

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

Moron

Quelque sot.

J'ai jeté tout par terre, et couru comme quatre.

Arbate

Fuir devant un sanglier ayant de quoi l'abattre,
 Ce trait, Moron, n'est pas généreux...

Moron

J'y consens,

Il n'est pas généreux, mais il est de bon sens.

Arbate

Mais par quelques exploits, si l'on ne s'éternise...

Moron

Je suis votre valet, et j'aime mieux qu'on dise,
 "C'est ici qu'en fuyant sans se faire prier
 Moron sauva ses jours des fureurs d'un sanglier",
 Que si l'on y disait, "Voilà l'illustre place
 Où le brave Moron, d'une héroïque audace,
 Affrontant d'un sanglier l'impétueux effort
 Par un coup de ses dents vit terminer son sort."

Euryale

Fort bien...

Moron

Oui j'aime mieux, n'en déplaie à la gloire,
 Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

Euryale

En effet ton trépas fâcherait tes amis ;
 Mais si de ta frayeur ton esprit est remis
 Puis-je te demander si du feu qui me brûle...

Moron

Il ne faut point, Seigneur, que je vous dissimule,
 Je n'ai rien fait encore, et n'ai point rencontré
 De temps pour lui parler qui fût selon mon gré :
 L'office de bouffon a des prérogatives ;
 Mais souvent on rabat nos libres tentatives :
 Le discours de vos feux est un peu délicat,
 Et c'est chez la Princesse une affaire d'État ;
 Vous savez de quel titre elle se glorifie,
 Et qu'elle a dans la tête une philosophie
 Qui déclare la guerre au conjugal lien,
 Et vous traite l'Amour de déité de rien :
 Pour n'effaroucher point son humeur de tigresse,
 Il me faut manier la chose avec adresse ;
 Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
 Et vous êtes parfois d'assez fâcheuses gens.
 Laissez-moi doucement conduire cette trame,
 Je me sens là pour vous un zèle tout de flamme,
 Vous êtes né mon prince, et quelques autres nœuds
 Pourraient contribuer au bien que je vous veux :
 Ma mère dans son temps passait pour assez belle,
 Et naturellement n'était pas fort cruelle ;
 Feu votre père alors, ce prince généreux,
 Sur la galanterie était fort dangereux,
 Et je sais qu'Elpénor, qu'on appelait mon père,
 À cause qu'il était le mari de ma mère,
 Contait pour grand honneur aux pasteurs d'aujourd'hui
 Que le prince autrefois était venu chez lui,
 Et que durant ce temps il avait l'avantage
 De se voir salué de tous ceux du village :
 Baste, quoi qu'il en soit je veux par mes travaux :
 Mais voici la Princesse, et deux de vos rivaux.

SCÈNE III

La Princesse d'Élide parut ensuite, avec les princes de Messène et de Pyle, lesquels firent remarquer en eux des caractères bien différents de celui du prince d'Ithaque ; et lui cédèrent dans le cœur de la Princesse tous les avantages qu'il y pouvait désirer. Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le mérite de ce Prince eût fait aucune impression sur son esprit, et qu'elle l'eût quasi remarqué ; elle témoigna toujours,

comme une autre Diane, n'aimer que la chasse et les forêts, et lorsque le prince de Messène voulut lui faire valoir le service qu'il lui avait rendu, en la défaisant d'un fort grand sanglier qui l'avait attaquée ; elle lui dit que sans rien diminuer de sa reconnaissance, elle trouvait son secours d'autant moins considérable, qu'elle en avait tué toute seule d'aussi furieux, et fût peut-être bien encore venue à bout de celui-ci.

LA PRINCESSE et sa suite, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, EURYALE,
ARBATE, MORON.

Aristomène

Reprochez-vous, Madame, à nos justes alarmes
Ce péril dont tous deux avons sauvé vos charmes ?
J'aurais pensé pour moi qu'abattre sous nos coups
Ce sanglier qui portait sa fureur jusqu'à vous,
Était une aventure (ignorant votre chasse)
Dont à nos bons destins nous dussions rendre grâce :
Mais à cette froideur je connais clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offense.

Théocle

Pour moi je tiens, Madame, à sensible bonheur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,
Et ne puis consentir malgré votre murmure
À quereller le sort d'une telle aventure :
D'un objet odieux je sais que tout déplaît ;
Mais dût votre courroux être plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un péril affranchir ce qu'on aime.

La Princesse

Et pensez-vous, Seigneur, puisqu'il me faut parler,
Qu'il eût en ce péril de quoi tant m'ébranler ?
Que l'arc, et que le dard, pour moi si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse, enfin, mes plus fréquents emplois
De parcourir nos monts, nos plaines et nos bois,
Pour n'oser en chassant concevoir l'espérance
De suffire moi seule à ma propre défense ?
Certes avec le temps j'aurais bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité
S'il fallait que mon bras, dans une telle quête,
Ne pût pas triompher d'une chétive bête ;
Du moins si pour prétendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est trop mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moi la gloire,
Et me faites tous deux cette grâce de croire,
Seigneurs, que quel que fût le sanglier d'aujourd'hui,
J'en ai mis bas, sans vous, de plus méchants que lui.

Théocle

Mais, Madame...

La Princesse

Hé bien, soit. Je vois que votre envie
Est de persuader que je vous dois la vie ;
J'y consens. Oui sans vous c'était fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grâce à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au Prince pour lui dire
Les bontés que pour moi votre amour vous inspire.

SCÈNE IV

EURYALE, MORON, ARBATE.

Moron

Heu ! a-t-on jamais vu de plus farouche esprit ?
De ce vilain sanglier l'heureux trépas l'aigrit :
Ô comme volontiers j'aurais d'un beau salaire
Récompensé tantôt qui m'en eût su défaire !

Arbate

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédains ;
Mais ils n'ont rien qui doive empêcher vos desseins,
Son heure doit venir, et c'est à vous possible
Qu'est réservé l'honneur de la rendre sensible.

Moron

Il faut qu'avant la course elle apprenne vos feux,
Et je...

Euryale

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux ;
Garde-toi de rien dire, et me laisse un peu faire,
J'ai résolu de prendre un chemin tout contraire ;
Je vois trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner,
Et le dieu qui m'engage à soupirer pour elle
M'inspire pour la vaincre une adresse nouvelle :
Oui, c'est lui d'où me vient ce soudain mouvement,
Et j'en attends de lui l'heureux événement.

Arbate

Peut-on savoir, Seigneur, par où votre espérance ?

Euryale

Tu le vas voir. Allons, et garde le silence.

FIN DU PREMIER ACTE.

DEUXIÈME INTERMÈDE

ARGUMENT

L'agréable Moron laissa aller le Prince pour parler de sa passion naissante aux bois et aux rochers, et faisant retentir partout le beau nom de sa bergère Philis, un écho ridicule lui répondant bizarrement, il y prit si grand plaisir, que riant en cent manières, il fit répondre autant de fois cet écho, sans témoigner d'en être ennuyé ; mais un ours vint interrompre ce beau divertissement, et le surprit si fort par cette vue peu attendue, qu'il donna des sensibles marques de sa peur : elle lui fit faire devant l'ours toutes les soumissions dont il se put aviser pour l'adoucir : enfin se jetant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'ours y voulait grimper aussi bien que lui, il cria au secours d'une voix si haute, qu'elle attira huit paysans armés de bâtons à deux bouts et d'épieux, pendant qu'un autre ours parut en suite du premier. Il se fit un combat qui finit par la mort d'un des ours, et par la fuite de l'autre.

SCÈNE I

MORON

Jusqu'au revoir ; pour moi je reste ici, et j'ai une petite conversation à faire avec ces arbres et ces rochers.

Bois, prés, fontaines, fleurs qui voyez mon teint blême,
Si vous ne le savez, je vous apprends que j'aime ;
Philis est l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins son amant
La voyant traire une vache.
Ses doigts tout pleins de lait, et plus blancs mille fois
Pressaient les bouts du pis d'une grâce admirable :
Ouf ! Cette idée est capable
De me réduire aux abois.
Ah ! Philis, Philis, Philis.
Ah ! hem. ah ah ah ! hi hi hi. Oh oh oh oh.
Voilà un écho qui est bouffon ! Hom hom hom. ha ha ha ha ha.
Uh uh uh. Voilà un écho qui est bouffon !

SCÈNE II

Un ours, MORON

Moron

Ah ! Monsieur l'ours, je suis votre serviteur de tout mon cœur : de grâce épargnez-moi ? Je vous assure que je ne vaudrais rien du tout à manger, je n'ai que la peau et les os, et je vois de certaines gens là-bas qui seraient bien mieux votre affaire. Eh ! eh ! eh ! Monseigneur, tout doux s'il vous plaît. Là, là, là, là. Ah ! Monseigneur que votre altesse est jolie et bien faite ; elle a tout à fait l'air galant et la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil, belle tête ! beaux yeux brillants et bien fendus ! ah beau petit nez ! belle petite bouche, petites quenottes jolies ! Ah belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien faits ! À l'aide, au secours, je suis mort, miséricorde, Pauvre Moron, ah, mon Dieu ! Et vite, à moi, je suis perdu ! *(Les chasseurs paraissent.)* Eh, Messieurs ayez pitié de moi ! bon Messieurs tuez-moi ce vilain animal-là. Ô Ciel ! daigne les assister. Bon le voilà qui fuit, le voilà qui s'arrête et qui se jette sur eux. Bon en voilà un qui vient de lui donner un coup dans la gueule. Les voilà tous à l'entour de lui. Courage, ferme, allons, mes amis. Bon, poussez fort, encore, ah ! le voilà qui est à terre, c'en est fait il est mort. Descendons maintenant pour lui donner cent coups. Serviteur Messieurs, je vous rends grâce de m'avoir délivré de cette bête, maintenant que vous l'avez tuée, je m'en vais l'achever, et en triompher avec vous.

Ces heureux chasseurs, n'eurent pas plus tôt remporté cette victoire, que Moron, devenu brave par l'éloignement du péril, voulut aller donner mille coups à la bête, qui n'était plus en état de se défendre, et fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'aurait pas été trop hardi, eût pu faire en cette occasion ; et les chasseurs pour témoigner leur joie, dansèrent une fort belle entrée ; c'étaient les sieurs Chicanneau, Baltazard, Noblet, Bonard, Manceau, Magny, et La Pierre.

PREMIER AIR DES CHASSEURS ET PAYSANS AVEC BÂTONS

Measures 1-3 of the musical score. The score is written for five staves: Treble Clef (top), two Bass Clefs (middle), and a Bass Clef (bottom). The key signature is one sharp (F#) and the time signature is common time (C). The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with some rests and a repeat sign in the second measure.

Measures 4-7 of the musical score. The score continues with five staves. A double bar line with repeat dots appears at the beginning of measure 5. The music continues with various rhythmic patterns and rests.

Measures 8-10 of the musical score. The score continues with five staves. The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with some rests and a repeat sign in the second measure.

Measures 11-14 of the musical score. The score continues with five staves. The music features a mix of eighth and sixteenth notes, with some rests and a repeat sign in the second measure. The piece concludes with a final double bar line.

DEUXIÈME AIR POUR LES CHASSEURS ET PAYSANS

The first system of the musical score consists of five staves. The top staff is a treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature (C). The second staff is a treble clef with a key signature of one sharp (F#). The third and fourth staves are alto clefs with a key signature of one sharp (F#). The bottom staff is a bass clef with a key signature of one sharp (F#). The music is written in a rhythmic style with various note values including quarter, eighth, and sixteenth notes, and rests.

The second system of the musical score starts at measure 6, indicated by a '6' above the first staff. It consists of five staves with the same clefs and key signature as the first system. The musical notation continues with similar rhythmic patterns and note values.

The third system of the musical score consists of five staves with the same clefs and key signature. It concludes with double bar lines and repeat dots at the end of each staff, indicating the end of the piece.

ACTE DEUXIÈME

ARGUMENT

Le Prince d'Ithaque et la Princesse eurent une conversation fort galante sur la course des chars qui se préparait : elle avait dit auparavant à une des princesses ses parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque lui donnait de la peine et lui était honteuse : qu'encore qu'elle ne voulût rien aimer, il était bien fâcheux de voir qu'il n'aimait rien ; et que quoi qu'elle eût résolu de n'aller point voir les courses, elle s'y voulait rendre, dans le dessein de tâcher à triompher de la liberté d'un homme qui la chérissait si fort. Il était facile de juger que le mérite de ce Prince produisait son effet ordinaire, que ses belles qualités avaient touché ce cœur superbe : et commencé à fondre une partie de cette glace qui avait résisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour, et plus il affectait (par le conseil de Moron qu'il avait gagné, et qui connaissait fort le cœur de la Princesse) de paraître insensible, quoiqu'il ne fût que trop amoureux, plus la Princesse se mettait dans la tête de l'engager, quoiqu'elle n'eût pas fait dessein de s'engager elle-même. Les Princes de Messène et de Pyle prirent lors congé d'elle pour s'aller préparer aux courses, et lui parlant de l'espérance qu'ils avaient de vaincre, par le désir qu'ils sentaient de lui plaire : celui d'Ithaque lui témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il allait essayer de vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la piqua encore davantage, et qui l'engagea à vouloir soumettre un cœur déjà assez soumis, mais qui savait déguiser ses sentiments le mieux du monde.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE.

La Princesse

Oui, j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux,
On n'y découvre rien qui n'enchanter les yeux,
Et de tous nos palais la savante structure
Cède aux simples beautés qu'y forme la nature :
Ces arbres, ces rochers, cette eau, ces gazons frais
Ont pour moi des appas à ne lasser jamais.

Aglante

Je chéris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embarras des villes ;
De mille objets charmants ces lieux sont embellis,
Et ce qui doit surprendre, est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle, et vaste solitude :
Mais à vous dire vrai dans ces jours éclatants
Vos retraites ici me semblent hors de temps,
Et c'est fort maltraiter l'appareil magnifique
Que chaque prince a fait pour la fête publique :
Ce spectacle pompeux de la course des chars
Devrait bien mériter l'honneur de vos regards.

La Princesse

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma présence,
Et que dois-je après tout à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquérir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir :
Mais quelque espoir qui flatte un projet de la sorte
Je me tromperai fort si pas un d'eux l'emporte.

Cynthia

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocents desseins qu'on a de le toucher ?
Et regarder les soins que pour vous on se donne
Comme autant d'attentats contre votre personne ?

Je sais qu'en défendant le parti de l'amour
 On s'expose chez vous à faire mal sa cour :
 Mais ce que par le sang j'ai l'honneur de vous être
 S'oppose aux duretés que vous faites paraître,
 Et je ne puis nourrir d'un flatteur entretien
 Vos résolutions de n'aimer jamais rien.
 Est-il rien de plus beau que l'innocente flamme
 Qu'un mérite éclatant allume dans une âme ?
 Et serait-ce un bonheur de respirer le jour
 Si d'entre les mortels on bannissait l'amour ?
 Non, non tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
 Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

AVIS

Le dessein de l'auteur était de traiter ainsi toute la comédie ; mais un commandement du Roi qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en prose, et de passer légèrement sur plusieurs scènes, qu'il aurait étendues davantage, s'il avait eu plus de loisir.

Aglante

Pour moi je tiens que cette passion est la plus agréable affaire de la vie, qu'il est nécessaire d'aimer pour vivre heureusement, et que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mêle un peu d'amour.

La Princesse

Pouvez-vous bien toutes deux, étant ce que vous êtes, prononcer ces paroles ; et ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que faiblesse et qu'emportement, et dont tous les désordres ont tant de répugnance avec la gloire de notre sexe. J'en prétends soutenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie : et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui font les esclaves auprès de nous, pour devenir un jour nos tyrans : toutes ces larmes, tous ces soupirs, tous ces hommages, tous ces respects sont des embûches qu'on tend à notre cœur, et qui souvent l'engagent à commettre des lâchetés. Pour moi, quand je regarde certains exemples, et les bassesses épouvantables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance : je sens tout mon cœur qui s'émeut : et je ne puis souffrir qu'une âme qui fait profession d'un peu de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles faiblesses.

Cynthia

Eh ! Madame, il est de certaines faiblesses qui ne sont point honteuses, et qu'il est beau même d'avoir dans les plus hauts degrés de gloire. J'espère que vous changerez un jour de pensée, et s'il plaît au Ciel nous verrons votre cœur avant qu'il soit peu...

La Princesse

Arrêtez, n'achevez pas ce souhait étrange, j'ai une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissements, et si jamais j'étais capable d'y descendre, je serais personne sans doute à ne me le point pardonner.

Aglante

Prenez garde ; Madame, l'Amour sait se venger des mépris que l'on fait de lui, et peut-être...

La Princesse

Non, non je brave tous ses traits, et le grand pouvoir qu'on lui donne n'est rien qu'une chimère, qu'une excuse des faibles cœurs qui le font invincible pour autoriser leur faiblesse.

Cynthia

Mais enfin toute la terre reconnaît sa puissance, et vous voyez que les Dieux même sont assujettis à son empire : on nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois ; et que Diane même dont vous affectez tant l'exemple n'a pas rougi de pousser des soupirs d'amour.

La Princesse

Les croyances publiques sont toujours mêlées d'erreur : les Dieux ne sont point faits comme se les fait le vulgaire, et c'est leur manquer de respect que de leur attribuer les faiblesses des hommes.

SCÈNE II

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

Aglante

Viens, approche Moron, viens nous aider à défendre l'Amour contre les sentiments de la Princesse.

La Princesse

Voilà votre parti fortifié d'un grand défenseur.

Moron

Ma foi, Madame, je crois qu'après mon exemple il n'y a plus rien à dire, et qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ai bravé ses armes assez longtemps, et fait de mon drôle comme un autre ; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, et vous avez une traîtresse qui m'a rendu plus doux qu'un agneau : après cela, on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer, et puisque j'ai bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

Cynthia

Quoi ? Moron se mêle d'aimer ?

MORON

Fort bien.

CYNTHIE

Et de vouloir être aimé ?

MORON

Et pourquoi non ? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela ? Je pense que ce visage est assez passable, et que pour le bel air, Dieu merci, nous ne le cédon à personne.

Cynthia

Sans doute, on aurait tort...

SCÈNE III

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

Lycas

Madame, le prince votre père vient vous trouver ici, et conduit avec lui les princes de Pyle, et d'Ithaque, et celui de Messène.

La Princesse

Ô Ciel ! que prétend-il faire en me les amenant ? Aurait-il résolu ma perte, et voudrait-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

SCÈNE IV

LE PRINCE, EURYALE, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS, MORON.

La Princesse

Seigneur, je vous demande la licence de prévenir par deux paroles la déclaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux vérités, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, et dont je puis vous assurer également : l'une que vous avez un absolu pouvoir sur moi, et que vous ne sauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussitôt par une obéissance aveugle. L'autre que je regarde l'hyménée ainsi que le trépas, et qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle : me donner un mari, et me donner la mort c'est une même chose ; mais votre volonté va la première, et mon obéissance m'est bien plus chère que ma vie : après cela parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

Le Prince

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes, et je me plains de toi, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais père pour vouloir faire violence à tes sentiments, et me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toi. Je souhaite à la vérité que ton cœur puisse aimer quelqu'un : tous

mes vœux seraient satisfaits si cela pouvait arriver, et je n'ai proposé les fêtes et les jeux que je fais célébrer ici, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grèce a d'illustre ; et que parmi cette noble jeunesse, tu puisses enfin rencontrer où arrêter tes yeux et déterminer tes pensées. Je ne demande, dis-je, au Ciel autre bonheur que celui de te voir un époux : j'ai pour obtenir cette grâce fait encore ce matin un sacrifice à Vénus ; et si je sais bien expliquer le langage des dieux, elle m'a promis un miracle : mais quoi qu'il en soit je veux en user avec toi en père, qui chérit sa fille : si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, et je ne considérerai ni intérêts d'État, ni avantages d'alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendrai point de le forcer : mais au moins sois complaisante aux civilités qu'on te rend, et ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur : traite ces princes avec l'estime que tu leur dois, reçois avec reconnaissance les témoignages de leur zèle, et viens voir cette course où leur adresse va paraître.

Théocle

Tout le monde va faire des efforts pour remporter le prix de cette course ; mais à vous dire vrai j'ai peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas votre cœur qu'on y doit disputer.

Aristomène

Pour moi, Madame, vous êtes le seul prix que je me propose partout : c'est vous que je crois disputer dans ces combats d'adresse, et je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de votre cœur.

Euryale

Pour moi, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : comme j'ai fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prends ne vont point où tendent les autres : je n'ai aucune prétention sur votre cœur, et le seul honneur de la course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

La Princesse

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendait point ? Princesses, que dites-vous de ce jeune prince ? Avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

Aglante

Il est vrai que cela est un peu fier.

Moron

Ah ! quelle brave botte il vient là de lui porter !

La Princesse

Ne trouvez-vous pas qu'il y aurait plaisir d'abaisser son orgueil, et de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave ?

Cynthia

Comme vous êtes accoutumée à ne jamais recevoir que des hommages et des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre à la vérité.

La Princesse

Je vous avoue que cela m'a donné de l'émotion, et que je souhaiterais fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avais pas beaucoup d'envie de me trouver à cette course ; mais j'y veux aller exprès, et employer toute chose pour lui donner de l'amour.

Cynthia

Prenez garde, Madame, l'entreprise est périlleuse, et lorsqu'on veut donner de l'amour, on court risque d'en recevoir.

La Princesse

Ah ! n'apprehendez rien, je vous prie, allons, je vous réponds de moi.

FIN DU SECOND ACTE

TROISIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I

MORON, PHILIS.

Moron

Philis, demeure ici.

Philis

Non laisse-moi suivre les autres.

Moron

Ah! cruelle si c'était Tircis qui t'en priât, tu demeurerais bien vite.

Philis

Cela se pourrait faire, et je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre ; car il me divertit avec sa voix, et toi tu m'étourdis de ton caquet. Lorsque tu chanteras aussi bien que lui, je te promets de t'écouter.

Moron

Eh ! demeure un peu ?

Philis

Je ne saurais.

Moron

De grâce ?

Philis

Point, te dis-je.

Moron

Je ne te laisserai point aller.

Philis

Ah ! que de façons ?

Moron

Je ne demande qu'un moment à être avec toi.

Philis

Eh bien ! oui, j'y demeurerai, pourvu que tu me promettes une chose ?

Moron

Et quelle ?

Philis

De ne me point parler du tout.

Moron

Eh ! Philis ?

Philis

À moins que de cela je ne demeurerai point avec toi.

Moron

Veux-tu me...

Philis

Laisse-moi aller ?

Moron

Eh bien, oui, demeure, je ne dirai mot.

Philis

Prends-y bien garde au moins ; car à la moindre parole je prends la fuite.

Moron

Il fait une scène de gestes

Soit. Ah ! Philis... Eh... Elle s'enfuit, et je ne saurais l'attraper. Voilà ce que c'est, si je savais chanter j'en ferais bien mieux mes affaires. La plupart des femmes aujourd'hui se laissent prendre par les oreilles : elles sont cause que tout le monde se mêle de musique, et l'on ne réussit auprès d'elles, que par les petites chansons, et les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon voici justement mon homme.

SCÈNE II

SATYRE, MORON.

MORON

Ah! Satyre mon ami, tu sais bien ce que tu m'as promis, il y a longtemps, apprends-moi à chanter, je te prie ?

SATYRE

La, la, la. Je le veux, mais

5

Il est si accoutumé à chanter qu'il ne saurait parler d'autre façon. Allons chante, j'écoute.

au-pa-ravant écoute une chanson que je viens de faire.

10

Une chanson, dis-tu ?

Une chanson à chanter ?

Chanson amoureuse, peste.

Je portais... Je port... Je port...

Violons

Je por-tais dans un-e ca-ge deux moineaux que j'a - vais pris ; je por-tais dans un-e

6 6 7 3# 6 3#

7

ca-ge deux moi - neaux que j'a - vais pris lors-que la jeu-ne Clo - ris fit dans un som - bre bo-

7 6 # 4 3 # # 6

13

ca - ge bril - ler, à mes yeux sur - pris l'é - clat de son beau vi - sa-ge.

7 6 4 3# # # #

19

Hé - las ! hé - las ! dis-je aux moineaux, en recevant les coups de ses yeux si charmants à fai - re

6 # # 6 6

25

des con-quê - tes, con-so-lez - vous con-so-lez - vous pau-vres pe - ti - tes bê -

7 6 # # # 6 5

30

tes, ce - lui qui vous a pris est bien plus pris que vous ce - lui qui vous a pris est bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas satisfait de cette chanson, quoiqu'il la trouvât jolie, il en demanda une plus passionnée, et priant le satyre de lui dire celle qu'il lui avait ouï chanter quelques jours auparavant, il continua ainsi :

Dans vos chants si doux, chan - tez à ma bel - le, oi - seaux, chan - tez

7

tous ma pei - ne mor - tel - le, oi - seaux, chan - tez tous ma pei - ne mor - tel - le.

15

- le. Mais si la cru - el - le se met en cour - roux au ré - cit fi - dè - le des

22

maux que je sens pour el - le, oi - seaux, tai - sez - vous, oi - seaux, tai - sez - vous.

Cette seconde chanson ayant touché Moron fort sensiblement, il pria le satyre de la lui apprendre à chanter ; et lui dit :

Moron

Ah qu'elle est belle ! Apprends-la-moi ?

SATYRE MORON SATYRE

La, la, la, la. La, la, la, la. Fa, fa, fa, fa.

Moron

Fa toi-même.

Le satyre s'en mit en colère, et peu à peu se mettant en posture d'en venir à des coups de poing, les violons reprirent un air sur lequel ils dansèrent une plaisante entrée.

RITOURNELLE ET ENTRÉE POUR LA POSTURE DES SATYRES.

10

19

[NdE : seules les parties de dessus de la loure et de la gigue qui suivent sont présentes dans le manuscrit, sur une feuille volante.]

LOURE EN SUITE

6

11

16

GIGUE EN SUITE

The musical score for 'Gigue en suite' is written in G major (one sharp) and 6/8 time. It consists of three staves of music. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 6/8 time signature. The melody starts with a quarter rest, followed by a series of eighth and sixteenth notes. The second staff begins with a measure rest labeled '5'. The third staff begins with a measure rest labeled '10'. The piece concludes with a double bar line and repeat dots.

ACTE TROISIÈME

ARGUMENT

La Princesse d'Élide était cependant dans d'étranges inquiétudes : le Prince d'Ithaque avait gagné le prix des courses, elle avait dans la suite de ce divertissement fait des merveilles à chanter et à la danse, sans qu'il parût que les dons de la nature et de l'art eussent été quasi remarqués par le Prince d'Ithaque ; elle en fit de grandes plaintes à la princesse sa parente ; elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal : et enfin le voyant arriver lui-même, elle ne put s'empêcher de lui en toucher fort sérieusement quelque chose : il lui répondit ingénument qu'il n'aimait rien, et qu'hors l'amour de sa liberté, et les plaisirs qu'elle trouvait si agréables de la solitude et de la chasse rien ne le touchait.

SCÈNE PREMIÈRE

LA PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, PHILIS.

Cynthia

Il est vrai, Madame, que ce jeune prince a fait voir une adresse non commune, et que l'air dont il a paru a été quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette course ; mais je doute fort qu'il en sorte avec le même cœur qu'il a porté. Car enfin, vous lui avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, et sans parler de tout le reste, la grâce de votre danse, et la douceur de votre voix ont eu des charmes aujourd'hui à toucher les plus insensibles.

La Princesse

Le voici qui s'entretient avec Moron ; nous saurons un peu de quoi il lui parle : ne rompons point encore leur entretien, et prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCÈNE II

EURYALE, MORON, ARBATE.

Euryale

Ah ! Moron, je te l'avoue, j'ai été enchanté, et jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux et mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vrai : mais ce moment l'a emporté sur tous les autres, et des grâces nouvelles ont redoublé l'éclat de ses beautés. Jamais son visage ne s'est paré de plus vives couleurs, ni ses yeux ne se sont armés de traits plus vifs et plus perçants. La douceur de sa voix a voulu se faire paraître dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, et les sons merveilleux qu'elle formait passaient jusqu'au fond de mon âme, et tenaient tous mes sens dans un ravissement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater ensuite une disposition toute divine, et ses pieds amoureux sur l'émail d'un tendre gazon traçaient d'aimables caractères qui m'enlevaient hors de moi-même, et m'attachaient par des nœuds invincibles aux doux et justes mouvements dont tout son corps suivait les mouvements de l'harmonie. Enfin jamais âme n'a eu de plus puissantes émotions que la mienne, et j'ai pensé plus de vingt fois oublier ma résolution pour me jeter à ses pieds, et lui faire un aveu sincère de l'ardeur que je sens pour elle.

Moron

Donnez-vous-en bien de garde, Seigneur, si vous m'en voulez croire. Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, et je me trompe fort si elle ne vous réussit. Les femmes sont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gâtons par nos douceurs, et je crois tout de bon que nous les verrions nous courir, sans tous ces respects, et ces soumissions où les hommes les acoquent.

Arbate

Seigneur voici la Princesse qui s'est un peu éloignée de sa suite.

Moron

Demeurez ferme, au moins, dans le chemin que vous avez pris. Je m'en vais voir ce qu'elle me dira :

cependant promenez-vous ici dans ces petites routes sans faire aucun semblant d'avoir envie de la rejoindre, et si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCÈNE III

LA PRINCESSE, MORON.

La Princesse

Tu as donc familiarité, Moron, avec le prince d'Ithaque ?

Moron

Ah ! Madame, il y a longtemps que nous nous connaissons.

La Princesse

D'où vient qu'il n'est pas venu jusques ici, et qu'il a pris cette autre route quand il m'a vue ?

Moron

C'est un homme bizarre qui ne se plaît qu'à entretenir ses pensées.

La Princesse

Étais-tu tantôt au compliment qu'il m'a fait ?

Moron

Oui, Madame, j'y étais, et je l'ai trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa Principauté.

La Princesse

Pour moi je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, et j'ai toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

Moron

Ma foi, Madame, vous ne feriez pas mal, il le mériterait bien : mais à vous dire vrai, je doute fort que vous y puissiez réussir.

La Princesse

Comment !

Moron

Comment ! C'est le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais vu. Il lui semble qu'il n'y a personne au monde qui le mérite, et que la terre n'est pas digne de le porter.

La Princesse

Mais encore, ne t'a-t-il point parlé de moi ?

Moron

Lui ? non.

La Princesse

Il ne t'a rien dit de ma voix, et de ma danse ?

Moron

Pas le moindre mot.

La Princesse

Certes ce mépris est choquant, et je ne puis souffrir cette hauteur étrange de ne rien estimer.

Moron

Il n'estime, et n'aime que lui.

La Princesse

Il n'y a rien que je ne fasse, pour le soumettre comme il faut.

Moron

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui soit plus dur et plus insensible que lui.

La Princesse

Le voilà.

Moron

Voyez-vous comme il passe, sans prendre garde à vous ?

La Princesse

De grâce, Moron, va le faire aviser que je suis ici, et l'oblige à me venir aborder.

SCÈNE IV

LA PRINCESSE, EURYALE, MORON, ARBATE.

Moron

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien. La Princesse souhaite que vous l'abordiez : mais songez bien à continuer votre rôle, et de peur de l'oublier ne soyez pas longtemps avec elle.

La Princesse

Vous êtes bien solitaire, Seigneur, et c'est une humeur bien extraordinaire que la vôtre, de renoncer ainsi à notre sexe, et de fuir, à votre âge, cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

Euryale

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire, qu'on n'en trouvât des exemples sans aller loin d'ici, et vous ne sauriez condamner la résolution que j'ai prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentiments.

La Princesse

Il y a grande différence, et ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, et conserve son cœur exempt des flammes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de notre sexe, vous ne sauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont dus, et commettre une offense dont nous devons toutes nous ressentir.

Euryale

Je ne vois pas, Madame, que celles qui ne veulent point aimer, doivent prendre aucun intérêt à ces sortes d'offenses.

La Princesse

Ce n'est pas une raison, Seigneur, et sans vouloir aimer, on est toujours bien aise d'être aimée.

Euryale

Pour moi je ne suis pas de même, et dans le dessein où je suis, de ne rien aimer, je serais fâché d'être aimé.

La Princesse

Et la raison ?

Euryale

C'est qu'on a obligation à ceux qui nous aiment, et que je serais fâché d'être ingrat.

La Princesse

Si bien donc, que pour fuir l'ingratitude, vous aimeriez qui vous aimerait ?

Euryale

Moi ? Madame, point du tout. Je dis bien que je serais fâché d'être ingrat : mais je me résoudrais plutôt de l'être, que d'aimer.

La Princesse

Telle personne vous aimerait, peut-être que votre cœur...

Euryale

Non ! Madame, rien n'est capable de toucher mon cœur, ma liberté est la seule maîtresse à qui je consacre

mes vœux, et quand le Ciel emploierait ses soins à composer une beauté parfaite, quand il assemblerait en elle tous les dons les plus merveilleux, et du corps et de l'âme. Enfin quand il exposerait à mes yeux un miracle d'esprit, d'adresse et de beauté, et que cette personne m'aimerait avec toutes les tendresses imaginables, je vous l'avoue franchement, je ne l'aimerais pas.

La Princesse

A-t-on jamais rien vu de tel ?

Moron

Peste soit du petit brutal, j'aurais envie de lui bailler un coup de poing.

La Princesse

parlant en soi

Cet orgueil me confond, et j'ai un tel dépit, que je ne me sens pas.

Moron

parlant au prince

Bon courage, Seigneur, voilà qui va le mieux du monde.

Euryale

Ah ! Moron, je n'en puis plus, et je me suis fait des efforts étranges.

La Princesse

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

Euryale

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur : mais, Madame, j'interromps votre promenade, et mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCÈNE V

La

Princesse,

Moron,

Philis,

Tircis.

Moron

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

La Princesse

Je donnerais volontiers tout ce que j'ai au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

Moron

Je le crois.

La Princesse

Ne pourrais-tu, Moron, me servir dans un tel dessein ?

Moron

Vous savez bien, Madame, que je suis tout à votre service.

La Princesse

Parle-lui de moi dans tes entretiens, vante-lui adroitement ma personne, et les avantages de ma naissance, et tâche d'ébranler ses sentiments, par la douceur de quelque espoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

Moron

Laissez-moi faire.

La Princesse

C'est une chose qui me tient au cœur, je souhaite ardemment qu'il m'aime.

Moron

Il est bien fait, oui, ce petit pandard-là ; il a bon air, bonne physionomie, et je crois qu'il serait assez le fait d'une jeune princesse.

La Princesse

Enfin tu peux tout espérer de moi, si tu trouves moyen d'enflammer pour moi son cœur.

Moron

Il n'y a rien qui ne se puisse faire ; mais, Madame s'il venait à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaît ?

La Princesse

Ah ! ce serait lors que je prendrais plaisir à triompher pleinement de sa vanité, à punir son mépris par mes froideurs, et à exercer sur lui toutes les cruautés que je pourrais imaginer.

Moron

Il ne se rendra jamais.

La Princesse

Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

Moron

Non, il n'en fera rien, je le connais, ma peine sera inutile.

La Princesse

Si faut-il pourtant tenter toute chose, et éprouver si son âme est entièrement insensible. Allons, je veux lui parler, et suivre une pensée qui vient de me venir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

QUATRIÈME INTERMÈDE

SCÈNE I

PHILIS, TIRCIS.

Philis

Viens, Tircis, laissons-les aller, et me dis un peu ton martyre de la façon que tu sais faire ? Il y a longtemps que tes yeux me parlent ; mais je suis plus aise d'ouïr ta voix.

TIRCIS

Tu m'écou-tes, hé-las! Tu m'écou-tes, hé-las! dans ma tris-te langueur, mais

je n'en suis pas mi-eux, ô beau-té sans pa-reil - le! Et je tou-che ton o-reil-le sans que

je tou-che ton cœur, et je tou-che ton o-reil-le sans que je tou-che ton

cœur, et je tou-che ton o-reil-le sans que je tou-che ton cœur.

Figured bass notation: 8, 7 6 #, b, 6#, 6, 7 6, #, #, 6 +6, 6, b, 7, #, #, 7, #, #.

Philis

Va, va, c'est déjà quelque chose que de toucher l'oreille, et le temps amène tout. Chante-moi cependant quelque plainte nouvelle que tu aies composée pour moi.

SCÈNE II

MORON, PHILIS, TIRCIS.

Moron

Ah ! ah ! je vous y prends, cruelle ; vous vous écarterez des autres pour ouïr mon rival ?

Philis

Oui, je m'écarte pour cela ; je te le dis encore. Je me plais avec lui, et l'on écoute volontiers les amants lorsqu'ils se plaignent aussi agréablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme lui ? Je prendrais plaisir à t'écouter.

Moron

Si je ne sais chanter, je sais faire autre chose, et quand...

Philis

Tais-toi, je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

Moron

Ah ! cruelle...

Philis

Silence, dis-je, ou je me mettrai en colère.

TIRCIS

Arbres é - pais, et vous, prés é-mail-lés, la beau - té dont l'hi-
ver vous a - vait dé-pouillés par le prin-temps vous est ren-du - e.
- e. Vous re-pre-nez tous vos ap-pas, mais mon â - me ne reprend pas la
joie, hé - las, hé - las, que j'ai perdu - e, mais mon â - me ne reprend
pas la joie, hé - las, hé - las, que j'ai per-du - e. - e.

Moron

Morbleu que n'ai-je de la voix ? Ah ! nature marâtre ! pourquoi ne m'as-tu pas donné de quoi chanter comme à un autre ?

Philis

En vérité, Tircis, il ne se peut rien de plus agréable, et tu l'emportes sur tous les rivaux que tu as.

Moron

Mais pourquoi est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ai-je pas un estomac, un gosier, et une langue comme un autre ? Oui, oui, allons, je veux chanter aussi, et te montrer que l'amour fait faire toutes choses. Voici une chanson que j'ai faite pour toi.

Phylis

Oui, dis ? Je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

Moron

Courage, Moron ! il n'y a qu'à avoir de la hardiesse.
(Moron chante.)

MORON

Ton ex-trê-me rigueur s'a - charne sur mon cœur, Ah ! Phi-lis je tré-

pas - se ! Ah ! Phi - lis je tré - pas - se ! - se ! Dai - gne me se-cou-

rir. Dai - gne me se - courir. En seras - tu plus gras - se de m'a-voir fait mourir ? En seras

- tu plus gras - se de m'a-voir fait mourir ? Dai - -rir ? de m'a-voir fait mourir ?

Vivat, Moron.

Phylis

Voilà qui est le mieux du monde : mais, Moron, je souhaiterais bien d'avoir la gloire, que quelque amant fût mort pour moi ; c'est un avantage dont je n'ai point encore joui, et je trouve que j'aimerais de tout mon cœur une personne qui m'aimerait assez pour se donner la mort.

Moron

Tu aimerais une personne qui se tuerait pour toi ?

Phylis

Oui.

Moron

Il ne faut que cela pour te plaire ?

Phylis

Non.

Moron

Voilà qui est fait, je te veux montrer que je me sais tuer quand je veux.

TIRCIS

Ah! quel-le dou-ceur ex - trê - me, de mou-rir de mou-rir pour ce qu'on

6 7 6 5# #

7

ai - me de mou-rir de mou - rir pour ce qu'on ai - me.

7 6 # 6 # # 6 4 3#

Moron

C'est un plaisir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS

Cou-ra - ge, cou-ra - ge, Mo-ron! meurs promp-te -

4

ment meurs promp - te - ment en gé - né-reux a - mant.

6 5 # 6 b # #

Moron

Je vous prie de vous mêler de vos affaires, et de me laisser tuer à ma fantaisie. Allons je vais faire honte à tous les amants ; tiens, je ne suis pas homme à faire tant de façons, vois ce poignard ; prends bien garde comme je vais me percer le cœur. (*Se riant de Tircis.*) Je suis votre serviteur, quelque niais.

Phylis

Allons, Tircis. Viens-t'en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.

ACTE QUATRIÈME

ARGUMENT

La Princesse espérant par une feinte pouvoir découvrir les sentiments du Prince d'Ithaque, elle lui fit confidence qu'elle aimait le Prince de Messène : au lieu d'en paraître affligé il lui rendit la pareille, et lui fit connaître que la Princesse sa parente lui avait donné dans la vue, et qu'il la demanderait en mariage au Roi son père. À cette atteinte imprévue cette princesse perdit toute sa constance ; et quoiqu'elle essayât à se contraindre devant lui, aussitôt qu'il fut sorti, elle demanda avec tant d'empressement à sa cousine de ne recevoir point les services de ce prince, et de ne l'épouser jamais, qu'elle ne put le lui refuser : elle s'en plaignit même à Moron, qui lui ayant dit assez franchement qu'elle l'aimait donc, en fut chassé de sa présence.

SCÈNE PREMIÈRE

EURYALE, LA PRINCESSE, MORON.

La Princesse

Prince, comme jusques ici nous avons fait paraître une conformité de sentiments, et que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachements pour notre liberté, et même aversion pour l'amour ; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, et de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ai toujours regardé l'hymen comme une chose affreuse, et j'avais fait serment d'abandonner plutôt la vie, que de me résoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avais des tendresses si grandes : mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces résolutions, le mérite d'un prince m'a frappé aujourd'hui les yeux, et mon âme tout d'un coup (comme par un miracle) est devenue sensible aux traits de cette passion que j'avais toujours méprisée. J'ai trouvé d'abord des raisons pour autoriser ce changement, et je puis l'appuyer de la volonté de répondre aux ardentes sollicitations d'un père, et aux vœux de tout un État ; mais, à vous dire vrai, je suis en peine du jugement que vous ferez de moi, et je voudrais savoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ai de me donner un époux.

Euryale

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverais sans doute.

La Princesse

Qui croyez-vous, à votre avis, que je veuille choisir ?

Euryale

Si j'étais dans votre cœur je pourrais vous le dire : mais comme je n'y suis pas, je n'ai garde de vous répondre.

La Princesse

Devinez pour voir, et nommez quelqu'un ?

Euryale

J'aurais trop peur de me tromper.

La Princesse

Mais encore, pour qui souhaiteriez-vous que je me déclarasse ?

Euryale

Je sais bien à vous dire vrai, pour qui je le souhaiterais : mais, avant que de m'expliquer, je dois savoir votre pensée.

La Princesse

Eh bien Prince, je veux bien vous la découvrir : je suis sûre que vous allez approuver mon choix, et pour ne vous point tenir en suspens davantage, le prince de Messène est celui de qui le mérite s'est attiré mes vœux.

Euryale

Ô Ciel !

La Princesse

Mon invention a réussi, Moron, le voilà qui se trouble.

Moron

parlant à la Princesse

Bon, Madame. *(Au Prince.)* Courage, Seigneur. *(À la Princesse.)* Il en tient. *(Au Prince.)* Ne vous défaites pas.

La Princesse

Ne trouvez-vous pas que j'ai raison, et que ce prince a tout le mérite qu'on peut avoir ?

Moron

au Prince

Remettez-vous, et songez à répondre.

La Princesse

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, et semblez interdit ?

Euryale

Je le suis, à la vérité, et j'admire, Madame, comme le Ciel a pu former deux âmes aussi semblables en tout que les nôtres : deux âmes en qui l'on ait vu une plus grande conformité de sentiments, qui aient fait éclater dans le même temps une résolution à braver les traits de l'amour, et qui dans le même moment aient fait paraître une égale facilité à perdre le nom d'insensibles : car enfin, Madame, puisque votre exemple m'autorise, je ne feindrai point de vous dire, que l'amour aujourd'hui s'est rendu maître de mon cœur, et qu'une des princesses, vos cousines, l'aimable et belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravi, Madame, que, par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un et l'autre ; et je ne doute point, que comme je vous loue infiniment de votre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, et nous ne devons point différer à nous rendre tous deux contents. Pour moi, Madame, je vous sollicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, et vous trouverez bon que j'aie de ce pas en faire la demande au prince votre père.

Moron

Ah digne ! ah brave cœur !

SCÈNE II

LA PRINCESSE, MORON.

La Princesse

Ah ! Moron, je n'en puis plus, et ce coup que je n'attendais pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

Moron

Il est vrai que le coup est surprenant, et j'avais cru d'abord, que votre stratagème avait fait son effet.

La Princesse

Ah ! ce m'est un dépit à me désespérer, qu'une autre ait l'avantage de soumettre ce cœur que je voulais soumettre.

SCÈNE III

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

La Princesse

Princesse, j'ai à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez : le prince d'Ithaque vous aime, et veut vous demander au prince mon père.

Aglante

Le prince d'Ithaque, Madame ?

La Princesse

Oui. Il vient de m'en assurer lui-même, et m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir, mais je vous conjure de rejeter cette proposition, et de ne point prêter l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

Aglante

Mais, Madame, s'il était vrai que ce prince m'aimât effectivement, pourquoi n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

La Princesse

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moi ce plaisir, je vous prie, et trouvez bon que n'ayant pu avoir l'avantage de le soumettre, je lui dérobe la joie de vous obtenir.

Aglante

Madame, il faut vous obéir ; mais je croirais que la conquête d'un tel cœur ne serait pas une victoire à dédaigner.

La Princesse

Non, non, il n'aura pas la joie de me braver entièrement.

SCÈNE IV

ARISTOMÈNE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

Aristomène

Madame, je viens à vos pieds rendre grâce à l'Amour de mes heureux destins, et vous témoigner avec mes transports, le ressentiment où je suis, des bontés surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soumis de vos captifs.

La Princesse

Comment ?

Aristomène

Le prince d'Ithaque, Madame, vient de m'assurer tout à l'heure, que votre cœur avait eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce célèbre choix qu'attend toute la Grèce.

La Princesse

Il vous a dit qu'il tenait cela de ma bouche ?

Aristomène

Oui, Madame.

La Princesse

C'est un étourdi, et vous êtes un peu trop crédule, Prince, d'ajouter foi si promptement à ce qu'il vous a dit ; une pareille nouvelle mériterait bien, ce me semble, qu'on en doutât un peu de temps, et c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avais dite moi-même.

Aristomène

Madame, si j'ai été trop prompt à me persuader...

La Princesse

De grâce, Prince, brisons là ce discours, et si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse jouir de deux moments de solitude.

SCÈNE V

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

La Princesse

Ah ! qu'en cette aventure, le Ciel me traite avec une rigueur étrange ! Au moins, Princesse, souvenez-vous de la prière que je vous ai faite ?

Aglante

Je vous l'ai dit déjà, Madame, il faut vous obéir.

Moron

Mais, Madame, s'il vous aimait vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du jardinier.

La Princesse

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, et si la chose était, je crois que j'en mourrais de déplaisir.

Moron

Ma foi, Madame, avouons la dette, vous voudriez qu'il fût à vous, et dans toutes vos actions il est aisé de voir que vous aimez un peu ce jeune prince.

La Princesse

Moi, je l'aime ? Ô Ciel ! je l'aime ? Avez-vous l'insolence de prononcer ces paroles, sortez de ma vue, impudent, et ne vous présentez jamais devant moi.

Moron

Madame...

La Princesse

Retirez-vous d'ici, vous dis-je, ou je vous en ferai retirer d'une autre manière.

Moron

Ma foi, son cœur en a sa provision, et... *Il rencontre un regard de la Princesse, qui l'oblige à se retirer.*

SCÈNE VI

La Princesse

De quelle émotion inconnue sens-je mon cœur atteint ! et quelle inquiétude secrète est venue troubler tout d'un coup la tranquillité de mon âme ? Ne serait-ce point aussi, ce qu'on vient de me dire, et sans en rien savoir, n'aimerais-je point ce jeune prince ? Ah ! si cela était je serais personne à me désespérer : mais il est impossible que cela soit, et je vois bien que je ne puis pas l'aimer. Quoi ? je serais capable de cette lâcheté. J'ai vu toute la terre à mes pieds, avec la plus grande insensibilité du monde. Les respects, les hommages et les soumissions n'ont jamais pu toucher mon âme, et la fierté et le dédain en auraient triomphé. J'ai méprisé tous ceux qui m'ont aimée, et j'aimerais le seul qui me méprise ? Non, non, je sais bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela : mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être ? et d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, et ne me laisse point en repos avec moi-même ? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemi qui te caches, attaque-moi visiblement, et deviens à mes yeux la plus affreuse bête de tous nos bois, afin que mon dard et mes flèches me puissent défaire de toi. Ô vous ! admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici de grâce, et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

CINQUIÈME INTERMÈDE

CLYMÈNE, PHILIS.

RITOURNELLE

6 6 # 4# 3

7 6 # 6# # 5 6b 4 +3

13 4 6 4 3 6 4

18 7 6 4 3 # 6b

23 4 6 b 4 3

28

DIALOGUE DE CLIMÈNE ET PHILIS

CLIMÈNE

Chè - re Phi - lis, dis - moi, que crois - tu de l'a-

PHILIS

5

mour? On m'a

Toi - mê - me, qu'en crois - tu, ma com - pa - gne fi - dè - - le?

11

dit que sa flamme est pi - re qu'un vautour, et qu'on souffre en ai - mant u - ne

17

pei - ne cru - el - le.

On m'a dit qu'il n'est point de pas - si - on plus bel -

23

le, et que ne pas ai - mer c'est re - non-cer au jour.

6# b # # 7 6 #

29

À qui des deux don - ne-rons - nous vic-toire ?

4 5 6 6 6

34

Ai - mons, ai - mons, c'est le
Qu'en croi-rons - nous, ou le mal ou le bien ? Ai - mons, ai - mons, c'est le

6 4 3 7 6 # 5 b 6

40

vrai moy - en de sa - voir ce qu'on en doit croi - re
vrai moy - en de sa - voir ce qu'on en doit croi - re c'est le vrai moy -

4# 6 b 5 7 6 4 3

45

c'est le vrai moy-en de sa-voir ce qu'on en doit croi - re ai -
en de sa-voir de sa-voir ce qu'on en doit croi - re ai - mons,

4 6 b #

50

mons, ai - mons, ai - mons, c'est le vrai moy-en de sa - voir de sa -
ai - mons, c'est le vrai moy-en de sa-voir de sa-voir ce qu'on en doit

55

voir ce qu'on en doit croi - re ai - mons, c'est le vrai moy-en de sa-
croi - re ai - mons, ai - mons, c'est le vrai moy-en de sa-

60

voir ce qu'on en doit croi - re. À qui des
voir ce qu'on en doit croi - re.

66

deux don - ne-rons - nous vic-toire?
Qu'en croi-rons - nous, ou le

71

Ai - mons, ai - mons, c'est le vrai moy - en de sa -
mal ou le bien? Ai - mons, ai - mons, c'est le vrai moy - en de sa -

77

voir ce qu'on en doit croire c'est le vrai moyen de sa-
voir ce qu'on en doit croire c'est le vrai moyen de savoir de sa-

6 5# 7 6 4 3 # 6

82

voir ce qu'on en doit croire aimons, aimons, ai -
voir ce qu'on en doit croire aimons, aimons, c'est le vrai moy-

6 # b

87

mons, c'est le vrai moyen de savoir de savoir ce qu'on en doit croire -
en de savoir de savoir ce qu'on en doit croire ai -

6 4# 6 6 # 4 3#

92

re aimons, c'est le vrai moyen de savoir ce qu'on en doit croire.
mons, aimons, c'est le vrai moyen de savoir ce qu'on en doit croire.

6 6# 7 6 7 6 4 3#

La Princesse

les interrompit en cet endroit et leur dit

Achevez seules si vous voulez, je ne saurais demeurer en repos, et quelque douceur qu'aient vos chants, ils ne font que redoubler mon inquiétude.

ACTE CINQUIÈME

ARGUMENT

Il se passait dans le cœur du Prince de Messène des choses bien différentes ; la joie que lui avait donnée le Prince d'Ithaque, en lui apprenant malicieusement qu'il était aimé de la Princesse, l'avait obligé de l'aller trouver avec une inconsidération que rien qu'une extrême amour ne pouvait excuser ; mais il en avait été reçu d'une manière bien différente à ce qu'il espérait. Elle lui demanda qui lui avait appris cette nouvelle, et quand elle eut su que ç'avait été le Prince d'Ithaque, cette connaissance augmenta cruellement son mal, et lui fit dire à demi désespérée, c'est un étourdi ; et ce mot étourdit si fort le Prince de Messène, qu'il sortit tout confus sans lui pouvoir répondre. La Princesse d'un autre côté alla trouver le Roi son père, qui venait de paraître avec le Prince d'Ithaque, et qui lui témoignait, non seulement la joie qu'il aurait eue de le voir entrer dans son alliance, mais l'opinion qu'il commençait d'avoir que sa fille ne le haïssait pas : elle ne fut pas plutôt auprès de lui, que se jetant à ses pieds, elle lui demanda pour la plus grande faveur qu'elle en pût jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousât jamais la Princesse.

Ce qu'il lui promit solennellement ; mais il lui dit que si elle ne voulait point qu'il fût à une autre, il fallait qu'elle le prît pour elle : elle lui répondit, il ne le voudrait pas ; mais d'une manière si passionnée, qu'il était aisé de connaître les sentiments de son cœur. Alors le Prince quittant toute sorte de feinte, lui confessa son amour, et le stratagème dont il s'était servi pour venir au point où il se voyait alors par la connaissance de son humeur. La Princesse lui donnant la main, le Roi se tourna vers les deux Princes de Messène et de Pyle, et leur demanda si ses deux parentes, dont le mérite n'était pas moindre que la qualité, ne seraient point capables de les consoler de leur disgrâce ; ils lui répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvaient espérer une plus heureuse fortune. Alors la joie fut si grande dans le palais, qu'elle se répandit par tous les environs.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRINCE IPHITAS, EURYALE, MORON, AGLANTE, CYNTHIE.

Moron

Oui, Seigneur, ce n'est point raillerie, j'en suis ce qu'on appelle disgracié. Il m'a fallu tirer mes chausses au plus vite, et jamais vous n'avez vu un emportement plus brusque que le sien.

Le Prince Iphitas

Ah ! Prince, que je devrai de grâces à ce stratagème amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le secret de toucher son cœur.

Euryale

Quelque chose, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'ose encore, pour moi, me flatter de ce doux espoir : mais enfin si ce n'est pas à moi trop de témérité, que d'oser aspirer à l'honneur de votre alliance, si ma personne, et mes États...

Le Prince Iphitas

Prince, n'entrons point dans ces compliments, je trouve en vous de quoi remplir tous les souhaits d'un père, et si vous avez le cœur de ma fille, il ne vous manque rien.

SCÈNE II

LA PRINCESSE, LE PRINCE IPHITAS, EURYALE, AGLANTE,
CYNTHIE, MORON.

La Princesse

Ô Ciel ! que vois-je ici ?

Le Prince Iphitas

Oui, l'honneur de votre alliance m'est d'un prix très considérable, et je souscris aisément de tous mes

suffrages à la demande que vous me faites.

La Princesse

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grâce. Vous m'avez toujours témoigné une tendresse extrême, et je crois vous devoir bien plus par les bontés que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné : mais si jamais pour moi vous avez eu de l'amitié, je vous en demande aujourd'hui la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder ; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce prince, et ne pas souffrir que la princesse Aglante soit unie avec lui.

Le Prince Iphitas

Et par quelle raison, ma fille, voudrais-tu t'opposer à cette union ?

La Princesse

Par la raison, que je hais ce prince, et que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

Le Prince Iphitas

Tu le hais, ma fille ?

La Princesse

Oui, et de tout mon cœur, je vous l'avoue.

Le Prince Iphitas

Et que t'a-t-il fait ?

La Princesse

Il m'a méprisée.

Le Prince Iphitas

Et comment ?

La Princesse

Il ne m'a pas trouvée assez bien faite pour m'adresser ses vœux.

Le Prince Iphitas

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne ?

La Princesse

N'importe. Il me devait aimer comme les autres, et me laisser, au moins, la gloire de le refuser : sa déclaration me fait un affront, et ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, et au milieu de votre cour il a recherché une autre que moi.

Le Prince Iphitas

Mais quel intérêt dois-tu prendre à lui ?

La Princesse

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, et comme je sais bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empêcher, s'il vous plaît, qu'il ne soit heureux avec elle.

Le Prince Iphitas

Cela te tient donc bien au cœur ?

La Princesse

Oui, Seigneur, sans doute, et s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

Le Prince Iphitas

Va, va ma fille, avoue franchement la chose. Le mérite de ce prince t'a fait ouvrir les yeux, et tu l'aimes, enfin, quoi que tu puisses dire.

La Princesse

Moi, Seigneur ?

Le Prince Iphitas

Oui, tu l'aimes.

La Princesse

Je l'aime, dites-vous ? et vous m'imputez cette lâcheté. Ô Ciel ! quelle est mon infortune ? Puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles, et faut-il que je sois si malheureuse qu'on me soupçonne de l'aimer. Ah ! si c'était un autre que vous, Seigneur, qui me tînt ce discours, je ne sais pas ce que je ne ferais point.

Le Prince Iphitas

Eh bien ? oui, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y consens, et je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la princesse Aglante.

La Princesse

Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

Le Prince Iphitas

Mais afin d'empêcher qu'il ne puisse être jamais à elle, il faut que tu le prennes pour toi.

La Princesse

Vous vous moquez, Seigneur, et ce n'est pas ce qu'il demande.

Euryale

Pardonnez-moi, Madame, je suis assez téméraire pour cela, et je prends à témoin le prince votre père si ce n'est pas vous que j'ai demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, et dussiez-vous vous en prévaloir contre moi, découvrir à vos yeux les véritables sentiments de mon cœur. Je n'ai jamais aimé que vous, et jamais je n'aimerai que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avais toujours affectée, et tout ce que j'ai pu vous dire, n'a été qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, et que je n'ai suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il fallait qu'elle cessât bientôt, sans doute, et je m'étonne seulement qu'elle ait pu durer la moitié d'un jour ; car enfin je mourais, je brûlais dans l'âme quand je vous déguisais mes sentiments, et jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense je suis tout prêt de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, et ma main sur-le-champ fera gloire d'exécuter l'arrêt que vous prononcerez.

La Princesse

Non, non, Prince, je ne vous sais pas mauvais gré de m'avoir abusée, et tout ce que vous m'avez dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une vérité.

Le Prince Iphitas

Si bien donc, ma fille, que tu veux bien accepter ce prince pour époux ?

La Princesse

Seigneur, je ne sais pas encore ce que je veux : donnez-moi le temps d'y songer, je vous prie, et m'épargnez un peu la confusion où je suis.

Le Prince Iphitas

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, et vous vous pouvez fonder là-dessus.

Euryale

Je l'attendrai tant qu'il vous plaira, Madame, cet arrêt de ma destinée, et s'il me condamne à la mort, je le suivrai sans murmure.

Le Prince Iphitas

Viens, Moron. C'est ici un jour de paix, et je te remets en grâce avec la Princesse.

Moron

Seigneur, je serai meilleur courtisan une autre fois, et je me garderai bien de dire ce que je pense.

SCÈNE III

ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA PRINCESSE,
AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

Le Prince Iphitas

Je crains bien, Princes, que le choix de ma fille ne soit pas en votre faveur ; mais voilà deux princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

Aristomène

Seigneur, nous savons prendre notre parti, et si ces aimables princesses n'ont point trop de mépris pour les cœurs qu'on a rebutés ; nous pouvons revenir par elles, à l'honneur de votre alliance.

SCÈNE IV

PHILIS, ARISTOMÈNE, THÉOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA
PRINCESSE, AGLANTE, CYNTHIE, MORON.

Philis

Seigneur, la déesse Vénus vient d'annoncer partout le changement du cœur de la Princesse : tous les pasteurs et toutes les bergères en témoignent leur joie par des danses et des chansons, et si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allégresse publique se répandre jusques ici.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

SIXIÈME INTERMÈDE

Chœur de pasteurs et de bergères qui dansent

Quatre bergers et deux bergères héroïques, représentés les premiers par les sieurs Le Gros, Estival, Don et Blondel, et les deux bergères par Mlle de la Barre et Mlle Hilaire, se prenant par la main, chantèrent cette chanson à danser à laquelle les autres répondirent.

U - sez mieux, ô beau-tés fiè-res du pou-voir de tout char-mer. Ai - mez,

U - sez mieux, ô beau-tés fiè-res du pou-voir de tout char-mer. Ai - mez,

U - sez mieux, ô beau - tés fiè-res du pou-voir de tout char-mer. Ai - mez,

U - sez mieux, ô beau - tés fiè-res du pou-voir de tout char - mer. Ai - mez,

5

ai - ma - bles ber-gè-res, nos cœurs sont faits pour ai-mer. Quel-que fort qu'on s'en dé-

ai - ma - bles ber - gè-res, nos cœurs sont faits pour ai-mer.

ai - ma-bles ber-gè-res, nos cœurs sont faits pour ai-mer.

ai - ma-bles ber-gè-res, nos cœurs sont faits pour ai-mer.

7 6 7 6

10

fen-de, il y faut ve-nir un jour. Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char-mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char-mes de l'a - mour.

6 6^b 6

10

fen-de, il y faut ve-nir un jour. Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char-mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char-mes de l'a - mour.

20

Musical score for measures 20-29, featuring five staves with treble and bass clefs, and a key signature of two flats.

30

Musical score for measures 30-39, featuring five staves with treble and bass clefs, and a key signature of two flats.

Musical score for measures 40-49, featuring five staves with treble and bass clefs, and a key signature of two flats. The lyrics are repeated for four different voices.

Son - gez de bonne heure à sui - vre le plai - sir de s'en - flam - mer, un cœur

Son - gez de bonne heure à sui - vre le plai - sir de s'en - flam - mer, un cœur

Son - gez de bonne heure à sui - vre le plai - sir de s'en - flam - mer, un cœur

Son - gez de bonne heure à sui - vre le plai - sir de s'en - flam - mer, un cœur

5

ne com - mence à vi-vre que du jour qu'il sait ai-mer. Quel-que fort qu'on s'en dé-fen-de, il y

ne com - mence à vi-vre que du jour qu'il sait ai-mer.

ne com-mence à vi-vre que du jour qu'il sait ai-mer.

ne com-mence à vi-vre que du jour qu'il sait ai-mer.

7 6♯ 7 6 6 6♯

11

faut ve - nir un jour. Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a-mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char-mes de l'a-mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a-mour.

Il n'est rien qui ne se ren-de aux doux char - mes de l'a - mour.

6

Pendant que ces aimables personnes dansaient, il sortit de dessous le théâtre la machine d'un grand arbre chargé de seize faunes, dont les huit jouèrent de la flûte, et les autres du violon, avec un concert le plus agréable du monde. Trente violons leur répondaient de l'orchestre, avec six autres concertants de clavecins et de théorbes, qui étaient les sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, La Barre le cadet, Tissu, et Le Moine.

Et quatre bergers et quatre bergères vinrent danser une fort belle entrée, à laquelle les faunes descendant de l'arbre se mêlèrent de temps en temps, et toute cette scène fut si grande, si remplie et si agréable, qu'il ne s'était encore rien vu de plus beau en ballet.

Aussi fit-elle une avantageuse conclusion aux divertissements de ce jour, que toute la cour ne loua pas moins que celui qui l'avait précédé, se retirant avec une satisfaction qui lui fit bien espérer de la suite d'une fête si complète.

Les bergers étaient, les sieurs Chicanneau, Du Pron, Noblet et La Pierre. Et les bergères, les sieurs Baltazard, Magny, Arnald, et Bonard.

TROISIÈME JOURNÉE

Avant-Propos

Le ciel ayant résolu de donner la liberté à tant de braves guerriers retenus dans l'Île Enchantée d'Alcine, par la fin de ses charmes et la ruine de son palais, cette belle magicienne est troublée par des prodiges et des songes, qui lui présagent son malheur prochain. En cette inquiétude elle vient aux bords du lac portée par un monstre marin, accompagnée de deux de ses nymphes, et mêle à des plaintes de l'état où elle se trouve, les louanges de la Reine Mère du Roi par ces vers.

Plus on s'avancait vers le grand rondeau qui représentait le lac, sur lequel était autrefois bâti le palais d'Alcine : plus on s'approchait de la fin des divertissements de l'Île Enchantée, comme s'il n'eût pas été juste que tant de braves chevaliers demeurassent plus longtemps dans une oisiveté qui eut fait tort à leur gloire.

On feignait donc, suivant toujours le premier dessein, que le Ciel ayant résolu de donner la liberté à ces guerriers ; Alcine en eut des pressentiments qui la remplirent de terreur et d'inquiétudes : elle voulut apporter tous les remèdes possibles pour prévenir ce malheur, et fortifier en toutes manières un lieu qui pût renfermer tout son repos et sa joie.

On fit paraître sur ce rondeau, dont l'étendue et la forme sont extraordinaires, un rocher situé au milieu d'une île couverte de divers animaux, comme s'ils eussent voulu en défendre l'entrée. Deux autres îles plus longues, mais d'une moindre largeur, paraissaient aux deux côtés de la première, et toutes trois aussi bien que les bords du rondeau, étaient si fort éclairées, que ces lumières faisaient naître un nouveau jour dans l'obscurité de la nuit.

Leurs majestés étant arrivées, n'eurent pas plutôt pris leur place, que l'une des deux îles qui paraissaient aux côtés de la première, fut toute couverte de violons fort bien vêtus.

L'autre qui lui était opposée, le fut au même temps de trompettes et de timbaliers, dont les habits n'étaient pas moins riches.

Mais ce qui surprit davantage, fut de voir sortir Alcine de derrière le rocher, portée par un monstre marin d'une grandeur prodigieuse.

Deux des nymphes de sa suite, sous les noms de Célie et de Dircé, partirent au même temps à sa suite ; et se mettant à ses côtés sur de grandes baleines, elles s'approchèrent du bord du rondeau, et Alcine commença des vers, auxquels ses compagnes répondirent, et qui furent à la louange de la Reine Mère du Roi.

ALCINE, CÉLIE, DIRCÉ.

Alcine

Vous à qui je fais part de ma félicité,
Pleurez avec moi dans cette extrémité.

Célie

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmants font couler tant de larmes ?

Alcine

Si je pense en parler, ce n'est qu'en frémissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menaçant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperdue,
Que pour moi des Enfers la force est suspendue ;
Qu'un céleste pouvoir arrête leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au point de ma naissance
Des astres ennemis, la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a prédit de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillés sans cesse il représente
Le pouvoir de Mélisse, et l'heur de Bradamante.

J'avais prévu ces maux, mais les charmants plaisirs
 Qui semblaient en ces lieux prévenir nos désirs;
 Nos superbes palais, nos jardins, nos campagnes,
 L'agréable entretien de nos chères compagnes;
 Nos jeux et nos chansons, les concerts des oiseaux,
 Le parfum des Zéphirs, le murmure des eaux,
 De nos tendres amours les douces aventures,
 M'avaient fait oublier ces funestes augures,
 Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
 Avec tant de fureur les vint renouveler.
 Chaque instant je crois voir mes forces terrassées,
 Mes gardes égorgés, et mes prisons forcées;
 Je crois voir mille amants, par mon art transformés,
 D'une égale fureur à ma perte animés;
 Quitter en même temps leurs troncs et leurs feuillages,
 Dans le juste dessein de venger leurs outrages,
 Et je crois voir, enfin, mon aimable Roger
 De mes fers méprisés, prêt à se dégager.

Célie

La crainte en votre esprit s'est acquis trop d'empire,
 Vous régnez seule ici, pour vous seule on soupire;
 Rien n'interrompt le cours de vos contentements
 Que les accents plaintifs de vos tristes amants:
 Logistile, et ses gens chassés de nos campagnes
 Tremblent encore de peur, cachés dans leurs montagnes;
 Et le nom de Mélisse, en ces lieux inconnu,
 Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

Dircé

Ah ! ne nous flattons point, ce fantôme effroyable
 M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

Alcine

Hélas ! de nos malheurs qui peut encore douter.

Célie

J'y vois un grand remède, et facile à tenter;
 Une Reine paraît, dont le secours propice
 Nous saura garantir des secours de Mélisse:
 Partout de cette Reine on vante la bonté,
 Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
 Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
 Contre les vœux des siens est toujours sans défense.

Alcine

Il est vrai je la vois, en ce pressent danger
 À nous donner secours tâchons de l'engager;
 Disons lui qu'en tous lieux la voix publique étale
 Les charmantes beautés de son âme royale;
 Disons que sa vertu, plus haute que son rang
 Sait relever l'éclat de son auguste sang,
 Et que de notre sexe elle a porté la gloire
 Si loin, que l'avenir aura peine à croire;
 Que du bonheur publique son grand cœur amoureux
 Fit toujours des périls un mépris généreux;
 Que de ses propres maux, son âme à peine atteinte,
 Pour les maux de l'État garda toute sa crainte:
 Disons que ses bienfaits versés à pleines mains
 Lui gagnent le respect et l'amour des humains,
 Et qu'au moindre danger dont elle est menacée
 Toute la terre en deuil se montre intéressée:
 Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
 Sans faste et sans orgueil sa grandeur s'est fait voir;
 Qu'aux temps les plus fâcheux, sa sagesse constante,
 Sans crainte a soutenu l'autorité penchante;

Et dans le calme heureux, par ses travaux acquis,
 Sans regret la remit dans les mains de son fils.
 Disons par quels respects, par quelle complaisance
 De ce fils glorieux, l'amour la récompense;
 Vantons les longs travaux, vantons les justes lois
 De ce fils reconnu pour le plus grand des Rois;
 Et comment cette mère, heureusement féconde,
 Ne donnant que deux fois a donné tant au monde.
 Enfin, faisons parler nos soupirs et nos pleurs
 Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
 Et nous pourrons trouver au fort de notre peine
 Un refuge paisible aux pieds de cette Reine.

Dircé

Je sais bien que son cœur, noblement généreux,
 Écoute avec plaisir la voix des malheureux:
 Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
 Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence;
 Je sais qu'elle peut tout, mais je n'ose penser
 Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser
 De nos douces erreurs elle peut être instruite,
 Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite;
 Son zèle si connu pour le culte des Dieux
 Doit rendre à sa vertu nos respects odieux,
 Et loin qu'à son abord mon effroi diminue,
 Malgré moi je le sens qui redouble à sa vue.

Alcine

Ah ! ma propre frayeur suffit pour m'affliger !
 Loin d'aigrir mon ennui, cherche à le soulager,
 Et tâche de fournir à mon âme oppressée
 De quoi parer aux maux dont elle est menacée.
 Redoublons cependant les gardes du palais,
 Et s'il n'est point pour nous d'asile désormais;
 Dans notre désespoir cherchons notre défense,
 Et ne nous rendons pas au moins sans résistance.

<i>Alcine</i>	Mademoiselle du Parc.
<i>Célie</i>	Mademoiselle de Brie.
<i>Dircé</i>	Mademoiselle Molière.

Lorsqu'elles eurent achevé, et qu'Alcine se fut retirée pour aller redoubler les gardes du palais, le concert des violons se fit entendre ; pendant que le frontipice du palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, et des tours à s'élever à vue d'œil.

Quatre géants d'une grandeur démesurée, vinrent à paraître avec quatre nains ; qui par l'opposition de leur petite taille, faisaient paraître celle des géants encore plus excessive. Ces colosses étaient commis à la garde du palais, et ce fut par eux que commença la première entrée du ballet.

BALLET DU PALAIS D'ALCINE

PREMIÈRE ENTRÉE

Quatre géants, et quatre nains.

Géants. Les sieurs Mançeau, Vagnard, Pesan, et Joubert.

Nains. Les deux petits Des-airs, le petit Vagnard, et le petit Tutin.

17

DEUXIÈME ENTRÉE

Huit maures chargés par Alcine de la garde du dedans, en
font une exacte visite, avec chacun deux flambeaux.

Maures. Messieurs d'Heureux, Beauchamp, Molier, La Marre, Les Sieurs Le
Chantre, De Gan, Du Pron, et Mercier.

8

16

25

TROISIÈME ENTRÉE

Six chevaliers, et six Monstres.

Chevaliers. Messieurs de Souville, Raynal, Des-Airs l'ainé, Des-Airs le second,
De Lorge, et Balthasard. Monstres. Les Sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald,
Desbrosses, Desonets, et La Pierre.

Cependant un dépit amoureux oblige six des chevaliers qu'Alcine retenait auprès d'elle, à tenter la sortie de ce palais ; mais la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur désespoir, ils sont vaincus après un grand combat par autant de monstres qui les attaquent.

5

1. 2.

Musical score for measures 5-10. The score is in G major and 4/4 time. It features five staves: Violin I, Violin II, Viola, Cello, and Bass. The first system (measures 5-8) includes first and second endings. The second ending (measures 9-10) is marked with a '2.' and a repeat sign.

11

Musical score for measures 11-15. The score continues with five staves. The key signature remains G major and the time signature is 4/4. The music features various rhythmic patterns and melodic lines across the instruments.

16

3/4

Musical score for measures 16-21. The score continues with five staves. At measure 16, the time signature changes to 3/4. The music features various rhythmic patterns and melodic lines across the instruments.

22

Musical score for measures 22-27. The score continues with five staves. The key signature remains G major and the time signature is 3/4. The music features various rhythmic patterns and melodic lines across the instruments.

29

QUATRIÈME ENTRÉE

Démons agiles.

Les Sieurs Saint-André, et Magny.

Alcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous les esprits, et leur demande secours : il s'en présente deux à elle, qui font des sauts avec une force, et une agilité merveilleuse.

7

15

22

CINQUIÈME ENTRÉE

Autres démons sauteurs.

Les Sieurs Tutin, La Brodière, Pesan, et Bureau.

D'autres démons viennent encore, et semblent assurer la magicienne qu'ils n'oublieront rien pour son repos.

5

DERNIÈRE ENTRÉE

Alcine, Mlle du Parc. Mélisse, De Lorge. Roger, M. Beauchamp.
Chevaliers. Messieurs d'Heureux, Raynal, Du Pron, et Desbrosses.
Escuyers. Messieurs La Marre, Le Chantre, De Gan, et Mercier.

Mais à peine commence-t-elle à se rassurer, qu'elle voit paraître auprès de Roger, et de quelques chevaliers de sa suite, la sage Mélisse sous la forme d'Atlas ; elle court aussitôt pour empêcher l'effet de son intention ; mais elle arrive trop tard : Mélisse a déjà mis au doigt de ce brave chevalier la fameuse bague qui détruit les enchantements ; lors un coup de tonnerre, suivi de plusieurs éclairs, marque la destruction du palais, qui est aussitôt réduit en cendres par un feu d'artifice, qui met fin à cette aventure, et aux divertissements de l'Île Enchantée.

8

16

Musical score system 1, measures 1-8. It consists of five staves: two treble clefs, two alto clefs, and one bass clef. The key signature has two flats (B-flat and E-flat). The music features a variety of rhythmic patterns, including eighth and sixteenth notes, and rests.

Musical score system 2, measures 9-14. It consists of five staves: two treble clefs, two alto clefs, and one bass clef. The key signature has two flats. The music continues with similar rhythmic complexity and melodic lines.

6

Musical score system 3, measures 15-20. It consists of five staves: two treble clefs, two alto clefs, and one bass clef. The key signature has two flats. A double bar line is present at the beginning of the system, indicating a section change or repeat.

Musical score system 4, measures 21-26. It consists of five staves: two treble clefs, two alto clefs, and one bass clef. The key signature has two flats. The system concludes with a double bar line and repeat dots, marking the end of the piece.

FIN DU BALLET.

Il semblait que le Ciel, la Terre et l'Eau fussent tous en feu, et que la destruction du superbe palais d'Alcine, comme la liberté des chevaliers qu'elle y retenait en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges et des miracles : la hauteur et le nombre des fusées volantes, celles qui roulaient sur le rivage, et celles qui ressortaient de l'eau après s'y être enfoncées, faisaient un spectacle si grand et si magnifique, que rien ne pouvait mieux terminer les enchantements qu'un si beau feu d'artifice ; lequel ayant enfin cessé après un bruit et une longueur extraordinaires, les coups de boîtes qui l'avaient commencé redoublèrent encore.

Alors toute la Cour se retirant, confessa qu'il ne se pouvait rien voir de plus achevé que ces trois fêtes : et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvait rien ajouter, que de dire que les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune avait eu ses beautés particulières, on ne convint pas du prix qu'elles devaient emporter entre elles ; bien qu'on demeurât d'accord qu'elles pouvaient justement le disputer à toutes celles qu'on avait vues jusques alors, et les surpasser peut-être.

Mais quoi que les fêtes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Ile Enchantée fussent terminées, tous les divertissements de Versailles ne l'étaient pas, et la magnificence et la galanterie du Roi, en avait encore réservé pour les autres jours, qui n'étaient pas moins agréables.

Le samedi dixième sa Majesté voulut courre les têtes ; c'est un exercice que peu de gens ignorent, et dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé, pour faire voir l'adresse d'un cavalier ; tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un dard, et d'une épée. Si quelqu'un ne les a point vu courre, il en trouvera ici la description, étant moins commune que la bague, et seulement ici depuis peu d'années, et ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuient pas pourtant d'une narration si peu étendue.

Les chevaliers entrent l'un après l'autre dans la lice la lance à la main, et un dard sous la cuisse droite ; et après que l'un deux a couru et emporté une tête de gros carton peinte, et de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un page, et faisant la demi-volte il revient à toute bride à la seconde tête, qui a la couleur et la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il lui jette en passant ; puis reprenant une javeline, peu différente de la forme du dard, dans une troisième passade il la darde dans un bouclier où est peinte une tête de Méduse ; et achevant sa demi-volte il tire l'épée, dont il emporte en passant toujours à toute bride une tête élevée à un demi pied de terre ; puis faisant place à un autre, celui qui en ses courses en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la cour s'étant placée sur une balustrade de fer doré, qui régnait autour de l'agréable maison de Versailles, et qui regarde sur le fossé, dans lequel on avait dressé la lice avec des barrières.

Le Roi s'y rendit suivi des mêmes chevaliers qui avaient couru la bague : Les ducs de Saint-Aignan et de Noailles y continuant leurs premières fonctions ; l'un de Maréchal de Camp, et l'autre de Juge des Courses : il s'en fit plusieurs fort belles et heureuses ; mais l'adresse du Roi lui fit emporter hautement en suite du prix de la Course des Dames, encore celui qui donnait la Reine ; c'était une rose de diamants de grand prix, que le Roi, après l'avoir gagnée, redonna libéralement à courre aux autres chevaliers, et que le marquis de Coalin disputa contre le marquis de Soyécourt et la gagna.

Le dimanche au lever du Roi, quasi toute la conversation tourna sur les belles courses du jour précédent, et donna lieu à un grand défi entre le duc de Saint-Aignan, qui n'avait point encore couru, et le marquis de Soyécourt, qui fut remise au lendemain, pour que le maréchal duc de Grammont, qui pariait sur ce marquis, était obligé de partir pour Paris, d'où il ne devait revenir que le jour d'après.

Le Roi mena toute la cour cet après dîner à sa ménagerie, dont on admira les beautés particulières, et le nombre presque incroyable d'oiseaux de toutes sortes ; parmi lesquels il y en a beaucoup de forts rares. Il serait inutile de parler de collation qui suivit ce divertissement, puisque huit jours durant chaque repas pouvait passer pour un festin des plus grands qu'on puisse faire.

Et le soir sa Majesté, fit représenter sur l'un de ces théâtres doubles de son salon, que son esprit universel a lui-même inventé, la comédie des Fâcheux faite par le Sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballet, et fort ingénieuse.

Le bruit du défi qui se devait courir le lundi douzième, fit faire une infinité de gageures d'assez grande valeur ; quoi que celle des deux chevaliers ne fut que de cent pistoles : et comme le duc par une heureuse audace donnait une tête à ce marquis fort adroit, beaucoup tenaient pour ce dernier ; qui s'étant rendu un peu plus tard chez le Roi, y trouva un cartel pour le presser, lequel pour n'être qu'en prose, on n'a point mis en ce discours.

Le duc de Saint-Aignan, avait aussi fait voir à quelques uns de ses amis, comme un heureux présage de sa victoire, ces quatre Vers.

AUX DAMES

Belles, vous direz en ce jour
Si vos sentiments sont les nôtres,
Qu'être vainqueur du grand Soyécourt
C'est être vainqueur de dix autres.

Faisant toujours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'aventure de l'île périlleuse rendit victorieux de dix chevaliers.

Aussitôt que le Roi eut dîné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, et toutes les dames dans un lieu où on devait tirer une loterie, afin que rien ne manquât à la galanterie de ces fêtes ; c'étaient des

pierreries, des ameublements, de l'argenterie et autres choses semblables : et quoi que le sort ait accoutumé de décider de ces présents, il s'accorda sans doute avec le désir de S. M. quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine ; chacun sortant de ce lieu là fort content, pour aller voir les courses qui s'allaient commencer.

Enfin Guidon et Olivier parurent sur les rangs à cinq heures du soir, fort proprement vêtus et bien montés.

Le Roi avec toute la cour les honora de sa présence ; et sa Majesté lut même les articles des courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entre eux. Le succès en fut heureux au duc de Saint-Aignan, qui gagna le défi.

Le soir, Sa Majesté fit jouer une comédie nommée Tartuffe, que le Sieur de Molière avait fait contre les hypocrites ; mais quoi qu'elle eût été trouvée fort divertissante, le Roi connut tant de conformité entre ceux qu'une véritable dévotion met dans le chemin du Ciel, et ceux qu'une vaine ostentation des bonnes œuvres n'empêche pas d'en commettre de mauvaises ; que son extrême délicatesse pour les choses de la religion, ne put souffrir cette ressemblance du vice avec la vertu, qui pouvaient être prise l'une pour l'autre : et quoi qu'on ne doutât point des bonnes intentions de l'auteur, il la défendit pourtant en public, et se priva soi-même de ce plaisir, pour n'en pas laisser abuser à d'autres, moins capables d'en faire un juste discernement.

Le mardi treizième le Roi voulut encore courre les têtes, comme à un jeu ordinaire que devait gagner celui qui en ferait le plus : Sa Majesté eut encore le prix de la course des dames, le duc de Saint-Aignan celui du jeu ; et ayant eu l'honneur d'entrer pour le second à la dispute avec Sa Majesté : l'adresse incomparable du Roi lui fit encore avoir ce prix, et ce ne fut pas sans un étonnement, duquel on ne pouvait se défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majesté en deux fois qu'elle avait couru les têtes.

On joua le même soir la Comédie du Mariage Forcé, encore de la façon du même Sieur de Molière, mêlée d'entrées de ballets, et de récits : puis le Roi prit le chemin de Fontainebleau le mercredi quatorzième ; toute la Cour se trouvant si satisfaite de ce qu'elle avait vu, que chacun crut qu'on ne pouvait se passer de le mettre par écrit, pour en donner la connaissance à ceux qui n'avaient pu voir des fêtes si diversifiées et si agréables ; où l'on a pu admirer tout à la fois le projet avec le succès, la libéralité avec la politesse, le grand nombre avec l'ordre, et la satisfaction de tous : où les soins infatigables de monsieur de Colbert s'employèrent en tous ces divertissements, malgré ses importantes affaires ; où le duc de Saint-Aignan, joignit l'action à l'invention du dessein ; où les beaux vers du Président de Périgny à la louange des Reines, furent si justement pensés, si agréablement tournés, et récités avec tant d'art ; où ceux que monsieur de Benserade fit pour les chevaliers, eurent une approbation générale ; où la vigilance exacte de monsieur Bontemps, et l'application de monsieur de Launay, ne laissèrent manquer d'aucune des choses nécessaires : enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roi ; dans le temps où Sa Majesté ne pensait elle-même qu'à plaire ; et où ce qu'on a vu ne saurait jamais se perdre dans la mémoire des spectateurs, quand on n'aurait pas pris le soin de conserver par cet écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

FIN